ALPHONSE

ET MATHILDE,

ou

LA FAMILLE ESPAGNOLE.

ALPHONSE ET MATHILDE,

OU

LA FAMILLE ESPAGNOLE;

PAR Mme. KERALIO-ROBERT.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD-COLLIN, LIBRAIRE,

RUE GÎT-LE-CŒUR, N°. 4.

1809.

ALPHONSE ET MATHILDE,

OU

LA FAMILLE ESPAGNOLE.

CHAPITRE XXV.

PUISSANCE DE L'IMAGINATION ; VOYAGE ; ENTRÉE A ROME.

« VIVE Dieu ! s'écria l'ambassadeur lorsque don Vincent et le ministre de Genève lui eurent exposé les faits ; vive Dieu ! M. de Bianchi ne sait donc pas que son sort est entre mes mains ! il ne sait donc pas que j'ai le droit de le faire arrêter partout où je le trouverai au nom de l'ambassadeur d'Autriche et de l'envoyé de Saxe. Oui, plusieurs plaintes criminelles auraient déjà reçu leur effet, si j'avais cru qu'un acte de violence réparât l'honneur des filles séduI-

tes, et que la réclusion d'un homme ruiné payât des créanciers. D'ailleurs, il ne s'agissait que de ces nobles dégénérés qui font du bruit pour avoir de l'argent, ou de ces gens de la plus vile roture dans lesquels on ne trouve pas plus de sentiment. Si ces plaintes fussent parties de ces roturiers dont le sang, doué par la nature d'une essence qui réclame sa place dans la société, et n'attend, comme votre Pédro, que la justice qu'on doit lui rendre, j'aurais agi pour eux comme pour vous, car je ne connais, moi, que la vertu qui caractérise la noblesse, et partout où je la trouve, je l'ennoblis. Mais ici, de par saint Jacques, seigneur Alvar, vous ne persécuterez pas impunément des hommes qui font honneur à la noblesse espagnole, et qui ont été assez long-tems victimes du fanatisme pour qu'on les laisse en repos. Mon ami, ajouta-t-il, en prenant la main de don Alphonse, et vous, seigneur marquis de Médina, et vous, monsieur, que je révère comme ministre

d'une religion quelconque, car je n'ai pas plus de préjugés religieux que d'autres, il ne peut y avoir de moment plus heureux pour vous ; ne craignez rien, votre ami est sauvé. — Que Dieu vous entende, interrompit Alphonse. — Mon ami, je puis tout à la cour d'Espagne ; ma négociation est presque terminée, il me faut l'attache des ambassadeurs de S. M. catholique à Naples et à Rome. Je cherchais quelqu'un qui pût remplir une commission d'envoyé extraordinaire dans ces deux cours : Alphonse, vous êtes cet envoyé ; revenez dans deux jours prendre vos dépêches, elles seront accompagnées de l'ordre de faire arrêter M. de Bianchi à Naples, à Rome, à Venise, partout où il pourra vous nuire. Je m'en repose sur votre honneur, de la manière dont vous en ferez usage. Qu'il sache que vous en êtes porteur, et nous verrons s'il osera vous accuser de rapt et d'assassinat ; nous verrons si l'on commettra des injustices, quand Florello peut les

empêcher ; si l'on doutera que vous ne soyez don Alphonse de Médina, lorsque vous porterez le caractère d'envoyé de S. M. catholique, et quand vous réclamerez en son nom la liberté de don Juan de Villaréal. — Marquis de Florello, répliqua don Vincent, permettez que je vous représente qu'en honorant mon fils d'une telle marque de confiance, vous oubliez qu'échappés des cachots de l'inquisition, nous sommes des proscrits..... — Vous oubliez, vous, seigneur de Médina, qu'il n'y a pas de proscrits aux yeux des rois quand les proscrits leur sont utiles. Tels sont les mystères de la politique ; et moi, qui me sers de votre fils au nom de mon maître, je crains peu votre inquisition dans le moment de faveur dont je jouis, et je prétends bien à mon retour en Espagne..... Mais suffit, je sais ce que je puis faire, et sous trois jours votre fils part revêtu de tous les pouvoirs nécessaires pour rendre un grand service à sa patrie, et pour se faire enfin justice à

lui-même. » Les deux Médina ne répliquèrent pas ; mais don Vincent fut étonné lorsqu'il entendit M. Delon demander à l'ambassadeur une audience particulière. Florello l'emmena dans une autre pièce, et après une demi-heure d'entretien, il reparut avec lui. « Alphonse, dit-il, chargez de ma part Severn de vous faire faire vos équipages, il connaît ceux qui doivent vous servir, je vous donne sur lui un crédit illimité; revenez après-demain matin, vous partirez dans la nuit. » On prit congé de notre homme *sans préjugés*, dans lequel, à son tour, don Vincent admira l'assemblage bizarre de vertus réelles et de ridicules, nés de ces mêmes préjugés dont il se croyait exempt. Nos trois amis avaient l'ame tranquille ; ils portèrent plus de calme dans la société de monsieur et de madame Severn. Le banquier s'occupa sur-le-champ des ordres pour que le cortége de l'envoyé extraordinaire fût brillant, et surtout préparé dans le délai pres-

crit. M. Delon ne dit point quel avait été le sujet de sa conférence ; mais don Vincent remarqua qu'il était plus tranquille que pendant son voyage.

La nécessité de celui de don Vincent était moins évidente alors pour cet homme généreux, pour ce père sensible ; son fils allait en Italie revêtu d'un caractère qui le mettait à l'abri de tout danger ; dès lors, il se devait plus à sa digne épouse qu'à don Alphonse, et il ne fut pas difficile de lui persuader qu'il fallait le laisser partir seul. Il semblait que, par la même raison, M. Delon était dispensé de lui donner une telle marque d'intérêt. Cependant il s'obstina à servir de guide au jeune Alphonse avec une telle ténacité, que celui-ci eût paru ingrat, s'il eût poussé trop loin une opposition motivée sur son âge et son caractère. Il fut donc arrêté que tous quatre avec l'enfant feraient route ensemble jusques à Lyon, et qu'ensuite l'envoyé pren-

drait la route de Marseille, et son père celle de Genève.

Pendant trois nuits qu'Alphonse avait passées auprès de son père, il avait remarqué combien son sommeil était agité, sur tout vers le point du jour. Il se réveillait, appelait son fils d'une voix altérée, se rendormait à demi, et se réveillait encore comme frappé de quelque secrète terreur. Alphonse avait cru d'abord que l'idée du danger que courait don Juan, avait frappé vivement un homme d'une exquise sensibilité ; mais la situation des choses ayant changé, l'espérance étant venue le consoler au point qu'il avait écrit à Mélania dans les termes de la plus douce satisfaction, il crut que son père avait d'autres chagrins, et lui demanda tendrement si sa confiance en lui n'était donc plus la même, puisque certainement il avait des peines dont il ne lui parlait pas. Don Vincent le serra dans ses bras, pour toute

réponse à cette inquiétude de la tendresse filiale. Il soupira, hésita long-tems, et prenant enfin la parole comme avec effort : « Mon fils, dit-il, je n'ai cherché à vous cacher qu'une sorte de faiblesse que je crains de m'avouer à moi-même. Depuis mon passage à Lyon, une espèce de vision nocturne, un songe peut-être se rend maître de mes faibles esprits. Je ne puis me défendre d'une terreur toujours renaissante aux approches de la nuit, et toujours un même objet s'offre à mes yeux comme à ma pensée. — Vous, mon père ? — Oui, moi-même, mon fils, moi qui toujours fus exempt de ces terreurs qu'enfante l'imagination, et que nourrit la superstition ; mais aussi c'est que je suis sûr d'avoir vu, et d'avoir été touché, c'est que l'impression est là, et qu'elle me fait encore tressaillir. — Ah ! mon père, débarrassez-vous du poids d'un secret qui vous oppresse, et peut-être lorsque vous aurez épanché votre cœur dans le mien, vous guérirez la blessure

que vous semblez avoir reçue. — Eh bien! mon fils, je vais vous satisfaire; je sens en effet le besoin de parler, il me fatigue, et vous m'y invitez peut-être pour me rendre ma tranquillité. J'avais fait la route de Genève à Lyon sans m'arrêter; j'arrivai dans cette dernière ville, fatigué d'une course trop rapide, et inquiet de quelques ressentimens de goutte qui me faisaient craindre de ne pouvoir vous joindre à Paris assez promptement au gré de mon impatience. Il me fallut voir nos amis, nos libérateurs; ma première nuit fut très-mauvaise, et le défaut de sommeil me mit dans l'impossibilité de repartir le lendemain. Nos amis m'engagèrent à voir un médecin, qui, pour me procurer du repos, m'ordonna un soporatif que je pris en me mettant au lit. Je ne sais à quelle heure de la nuit, les rayons de la lune pénétrant au travers des rideaux blancs de la croisée me parurent éclairer une partie de ma chambre; mais mon alcove demeu-

rait dans l'ombre ; il me sembla qu'on saisissait ma main passive, étendue hors du lit, qu'on y imprimait un baiser ardent, et qu'une larme brûlante y faisait ressentir une vive chaleur ; un frisson passa dans mes veines, et me réveillant à demi, je voulus saisir ce qui me paraissait être près de moi ; je ne trouvai rien, et, appesanti par la puissance de l'opium, je ne pus redoubler mon premier effort. Cependant, trop assoupi pour reprendre mes sens, trop peu pour être insensible, il me sembla entendre des sanglots qu'on voulait étouffer ; une seconde fois, tiré de mon apathie, j'ouvris les yeux, et j'aperçus une grande figure vêtue d'une couleur sombre, appuyée dans un angle de la pièce, cachée encore dans l'ombre. Je m'efforçais de parler sans en avoir la force, lorsqu'une seconde personne entra précipitamment, et prenant l'autre par la main, l'entraîna hors de la chambre. Les derniers rayons de lumière éclairaient la porte ; je les vis

sortir ensemble ; je fis de nouveaux efforts pour m'éveiller, j'entendis descendre l'escalier ; mes sens étaient toujours captifs, cependant j'entendais le bruit des voix, des chevaux et des voitures qui sortaient de la cour de l'auberge. Sans doute qu'en me débattant contre ce sommeil pesant qui enchaînait mes facultés, j'avais poussé des sons inarticulés, car M. Delon, qui couchait dans la chambre voisine, accourut près de moi, et déjà le crépuscule, succédant à la clarté de la lune, dessinait les objets dans ma chambre, lorsqu'à force de me parler, il me rappela tout-à-fait à moi-même. Mon premier mouvement fut de chercher la trace de cette larme qui m'avait fait éprouver une sensation si vive, mais elle s'était séchée, je ne la trouvai plus. Je dis à M. Delon ce que j'avais vu ; il courut à la porte, elle était fermée ; il n'avait entendu aucun bruit ; mon récit lui parut celui d'un homme en délire : il fit appeler le médecin qui ne s'étonna pas des rêves que son

remède pouvait avoir produits ; on me fit prendre d'autres choses qui dissipèrent mon assoupissement, et je me trouvai, au bout de quelques heures, en état de partir. Mais en m'habillant, je cherchai inutilement ma bague, que j'avais mise sur une table à côté de mon lit, elle avait disparu : vous savez quel prix j'y attachais ; c'est celle que votre mère m'avait donnée, et dans laquelle étaient gravés l'heure et le jour de votre naissance, et celle de mon infortunée Mathilde. — Eh bien, mon père, dit Alphonse, sans doute des domestiques de l'auberge se sont introduits dans votre chambre pour vous voler, et votre imagination allumée par l'effet d'une boisson plus perfide que salutaire, aura formé ce tableau magique de l'apparition réelle de deux personnes qui promenaient leur avide curiosité sur les meubles de cette chambre. — Mais ce baiser, cette larme, dont je sens encore la chaleur lorsque j'y pense ! — Quoi, mon père, vous vous

abandonneriez au souvenir d'un songe léger, enfant d'un sommeil imparfait et forcé! Vous, dont l'ame élevée n'a rien à démêler avec le vulgaire, vous pourriez être agité par de vains fantômes que vous dites vous-même n'avoir vus qu'à demi, lorsque le vol de votre bague vous prouve que ceux qui sont entrés n'avaient pas des intentions pures. Peut-être en effet vous a-t-on touché la main pour s'assurer si ce bijou était le seul dont elle fût ornée. — Cette idée, en effet, ne m'était pas venue, répondit don Vincent; il est vrai, cela peut être, mais ces figures ne paraissaient pas être de la classe de celles que le crime attire de nuit dans la chambre d'un voyageur. — N'avez-vous point fait d'informations? — Non; quand on perd quelque chose dans une auberge, on est si sûr de ne pas le retrouver, que lorsque cette chose a peu de valeur, le mieux est de se taire, et de ne pas se discréditer soi-même. — Mais qu'en pense M. Delon? — M. Delon m'a donné, comme

vous, tant de raisons de douter, que j'ai gardé le silence, et que je voulais me taire avec vous sur une chose qui cependant se reproduit sans cesse à mon imagination, et la maîtrise d'une manière que je ne puis rendre, surtout dans l'ombre de la nuit. Peut-être aussi que ce remède, pris mal à propos, a influé sur mes organes, a contrarié la nature, et suspendu son cours. — Sûrement, mon père, ce breuvage a produit sur vos sens un effet violent et une irritation funeste! — Oui, je me sens plus tranquille, notre entretien m'a soulagé; j'espère que je parviendrai à bannir cette idée, et à la ranger enfin dans la classe des songes frivoles qui souvent consolent, mais qui affligent quelquefois. »

En effet, dont Vincent fut moins sérieux et moins concentré le reste de la journée; son sommeil fut plus tranquille pendant la nuit, et lorsqu'à la pointe du jour, la fatale idée revint frapper son imagination, Alphonse le réveilla tout-à-fait, et l'entre-

tenant de tout ce qui pouvait l'intéresser, il parvint à bannir enfin cette vision importune; mais don Vincent avait dit vrai, le soporatif avait suspendu seulement le cours de la nature, et dans la journée, il sentit les avant-coureurs de sa goutte, et prévit avec peine qu'il ne pourrait partir en même tems que son fils. Cependant le voyage ne pouvait être suspendu; le péril de don Juan n'était pas imminent, mais jusqu'à ce que son affaire fût éclaircie, il était privé de sa liberté, il consumait ses jours dans une pénible attente. Alphonse laissait son père chez madame Severn; cette femme sensible promettait de lui servir de garde-malade, et son estimable mari se proposait de le reconduire lui-même à Genève, car rien ne pouvait faire désister M. Delon du projet de suivre à Rome le jeune Médina. Il fut donc arrêté qu'Alphonse partirait avec M. Delon et Pédro; il se rendit chez l'ambassadeur au jour et à l'heure marqués.

« Voilà vos dépêches, seigneur comte de Médina ; Severn a l'ordre de vous donner des lettres de crédit sur Gènes, sur Naples et Rome, et en outre de pourvoir aux frais de votre voyage. Voilà des lettres pour l'envoyé d'Espagne près de la république de Gènes ; il fera compulser les registres de l'hôpital dans lequel on prétend qu'est morte cette dona Rose d'Aguilar ; il serait singulier qu'une fille de cette illustre maison ne portât qu'un seul nom de baptême, ou que parmi tous ceux qu'elle devait avoir reçus de ses parrains, on eût choisi le plus commun pour la faire connaître dans le monde. Cela n'est pas dans les usages reçus ; mais enfin, on le saura par cette mesure, et si c'était une fable, vous en seriez plutôt quitte de vos explications avec M. de Bianchi. Voilà vos ordres que j'expédie à qui il appartient, pour s'assurer de la personne de cet homme dangereux. Je vous le répète, vous en disposerez suivant la générosité ordinaire à

notre nation ; vous en userez pour la juste défense de vous-même, et non par tout autre sentiment indigne d'une ame qui a conservé sa dignité primitive. Armé de la vengeance, un noble espagnol doit être généreux ; mais si M. de Bianchi, que je saurais dégrader d'un rang qu'il profane, si j'étais né du sang qui commande aux hommes, n'abandonnait pas spontanément le cours de ses persécutions envers votre maison, ou si vous appreniez qu'il en exerce d'autres contre des hommes illustres, ou par leurs noms, ou par leurs actions, (là-dessus vous connaissez mon système d'*égalité*) votre devoir est de les défendre comme vous-même, car nous ne devons faire qu'un avec la noblesse ou la vertu. Quant à l'honneur que vous allez avoir de représenter la personne de S. M. catholique, je me persuade que vous êtes trop pénétré de la dignité d'un poste aussi éminent, pour ne pas le remplir avec grandeur. Ne perdez pas de vue que vous lui devez

compte de vos actions, de vos paroles, de vos gestes, même de vos pensées, dans tout ce qui concerne le bien de son service. Vous, seigneur Pédro, qui n'êtes pas encore placé dans cet ordre, et ne pouvez être que secrétaire de l'envoyé, vous l'êtes aujourd'hui, avec des appointemens qui vous annoncent une gratification considérable, et j'espère que le seigneur de Médina ne m'en dédira pas. Vous imaginerez facilement qu'attaché à la personne de l'envoyé, maître présumé d'une partie des secrets de la cour, vous êtes également comptable à la personne du roi de votre conduite et de vos mœurs. Vos vertus m'assurent que vous avez déjà la prescience de ce qu'exige le rang dont je vous aplanis la route. » Alors il garda le silence, et quelqu'envie qu'eût Pédro de rire de son rang futur et de son poste actuel, il prit un billet que Florello lui donna pour M. Severn, et reçut la faveur d'un embrassement cordial de la part de cet honnête visionnaire.

A son retour chez M. Severn, ils se divertirent avec le maître de la maison du discours solennel qu'il leur avait tenu. « Enfin, s'écria Pédro, me voilà presque gentilhomme d'ambassade, moi qui vous parle. — Toi, mon cher, demanda don Vincent. —Oui, monsieur, voilà ma commission de secrétaire de M. l'envoyé extraordinaire, et c'est pour m'aplanir la route de l'ordre primitif, que l'on me gratifie d'un emploi que je ne saurais remplir. — Voyez, reprit Alphonse, combien le bon Florello a d'orgueil avec tout son prétendu *système d'égalité*. Il honore la vertu, j'en conviens; mais, pour l'asseoir à ses côtés, il faut cependant qu'elle soit décorée d'un titre. — Ah! je vous en réponds, reprit Severn; moi qui suis avec lui chez moi sur le pied de la plus grande familiarité, parce que sans cela je ne le recevrais pas, je ne vais jamais à ses assemblées, et ma femme, depuis qu'elle s'est mésalliée, n'y a jamais été invitée. »

Don Vincent, quoique hors d'état de se mettre en route, souffrait légèrement, et n'était pas menacé d'une attaque sérieuse. Les deux époux renouvelèrent leurs promesses des soins les plus attentifs ; ils sentaient bien qu'il en faut plus d'une pour rassurer un fils. Le jeune Sylvio promettait aussi d'être bien sage, pour ne pas inquiéter grand-papa ; l'intéressante Clémentine s'était emparée du droit de soigner tout le jour *son malade*, et assurait Alphonse qu'il pouvait être tranquille. Il fallut donc, sur la foi de tant d'affection, bannir toute inquiétude, ou du moins, dissimuler celle qui ne pouvait tout-à-fait s'évanouir.

Ce fut dans la nuit que le père et le fils s'embrassèrent enfin : Alphonse avait encore gémi de ne revoir ni sa mère, ni Béatrix, de ne pouvoir visiter le lieu qu'habitait Constance, de ne point revoir son amie, et son tendre père avait encore ranimé son courage ; ce n'était pas qu'il fût lui-même sans inquiétude, le cœur d'un

père en est-il jamais exempt? Sa fermeté, qui en imposait à son fils, avait été moins inaltérable en présence de M. Delon ; ce vieillard respectable avait reçu ses épanchemens : je fus père aussi, et je lui en servirai, fut la réponse consolante que don Vincent reçut, et elle devait suffire. Nos trois voyageurs quittèrent donc leurs bons amis, et se mirent en route ; Alphonse et M. Delon, sérieusement occupés des objets de leur voyage, et Pédro ne cessant de rire de sa nouvelle dignité.

Rien ne se présenta d'intéressant dans leur course. Alphonse avait prévenu l'ambassadeur, que l'âge de M. Delon ne lui permettrait pas de voyager avec la rapidité qu'il aurait pu supporter lui-même ; il lui rendit tous les soins qu'il aurait eu pour son père. Mais le vieillard, accoutumé depuis l'enfance à cette sobriété constante, à cette vie réglée, qui conserve les forces du corps et prolonge la fraîcheur de la jeunesse jusque sous les glaces de l'âge, supportait

encore les fatigues avec vigueur. Arrivés à Gênes, l'envoyé d'Espagne obéit aux invitations de Florello; on chercha dans les registres de l'hôpital indiqué, et l'on y trouva l'extrait mortuaire, non pas de dona Rose d'Aguilar, comme il plaisait à don Alvar de la qualifier, mais d'une nommée Rose Aguilar, sicilienne, courtisanne, venue à Gênes avec un officier napolitain, nommé Andreas Viscosi, qui, en effet, l'avait abandonnée aux ravages de la contagion, en lui volant des joyaux de prix. « Voilà donc le digne objet pour lequel mon imprudence expose ma famille et mon ami aux persécutions, s'écria don Alphonse. Ah! M. Delon, que la jeunesse est aveugle et inconsidérée. — Je n'ai rien à vous dire à cet égard, mon cher fils; mais, se peut-il que M. de Bianchi ait pu faire sa femme d'une fille publique, lui qui avait aspiré à la main de votre sœur, lui qui a séduit et abandonné plusieurs femmes d'un autre genre? On vous a dit

à Milan que celle que vous lui avez arrachée, s'enfuyait avec son valet de chambre. Comment cet officier napolitain pouvait-il être à son service ? Comment cette étrangère, qui vivait sous la protection de M. Severn, aurait-elle porté dans toute sa conduite les caractères qui pouvaient faire croire qu'elle est la femme que cherche Alvar ? et comment serait-elle cette Rose Aguilar ? Il y a dans tout cela des choses que je ne puis assortir. — Je les éclaircirai à Rome, car je prétends enfin parler à cet homme redoutable. — Vous, M. Delon ! — Moi-même ; vous trouverez bon que je le voie seul, et que je m'explique avec lui sur tout ce qui vous concerne, et sur l'enlèvement de votre fils. Enfin, il faut terminer tant d'anxiétés, et que le sort de cet enfant et votre repos soient assurés. Un homme de mon âge et de mon caractère, quoique d'une religion différente, peut avoir des droits, et vous m'obligerez, Alphonse, de ne pas vous opposer à mes

projets, et de ne pas me questionner sur ce qu'ils peuvent vous présenter d'extraordinaire. » Le respect et la reconnaissance fermèrent la bouche de l'envoyé, qui, au reste, n'espérait guère de la médiation d'un vieillard respectable, près d'un homme aussi corrompu que son vil ennemi.

Ils quittèrent la ville de Gênes, ayant pris acte de la déposition des directeurs de l'hôpital, et suivirent la route de Rome, où ils entrèrent en plein jour. Le cortège d'Alphonse était à la fois élégant et riche; la foule se rassembla sur son passage, et le conduisit au palais de l'ambassadeur d'Espagne. Avant d'y entrer, Pédro aperçut un homme qui fit un geste de menace en considérant la voiture. « Voilà une figure que je connais, dit-il, » et il se pencha pour l'observer; mais elle était déjà perdue dans cette foule qui grossissait à chaque instant, et l'on était prêt à descendre.

CHAPITRE XXVI.

APPARITION RÉELLE; CRIME SANS EFFET; RÉUNION INESPÉRÉE.

L'AMBASSADEUR d'Espagne était un fanatique dont l'esprit en désordre reçut don Alphonse avec une terreur visible. Il marmotta des prières, et observa que Florello était un de ces hommes qui se permettaient tout; qu'au surplus, l'objet de la mission étant la seule chose à examiner, il aurait avec M. l'envoyé la conférence nécessaire sur cet objet, et qu'il le ferait avertir du moment de l'audience de sa sainteté. Au moment où Alphonse sortait de chez lui sans avoir reçu d'invitation personnelle, et souriant de pitié à la vue d'une morgue si insensée, il reçut les complimens de la maison Doria et une invitation de venir loger à son palais. C'étaient des

parens de don Juan; il y fut reçu avec une politesse affectueuse, et l'on regarda l'ami d'un parent qui s'était fait aimer, comme un allié de la famille. Ce fut avec la plus flatteuse distinction que le pape accueillit l'envoyé de la cour d'Espagne, en la personne de don Alphonse de Médina. Après les discours d'usage : « Veuillez passer dans mon cabinet, dit-il au jeune homme, je vais vous y rejoindre. » On l'y conduisit à l'instant; la première personne qu'il y rencontra, ce fut son ami, libre, au milieu de sa famille, rassemblée pour recevoir son libérateur. Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et confondirent ensemble leurs larmes de joie et de tendresse. Le pontife était familièrement entré sans être suivi de personne; il considérait cette scène touchante, et n'avait pas été aperçu de nos jeunes amis. Bientôt il appela, et Alphonse vit entrer une figure hâve, une espèce de squelette appuyé sur deux domestiques, qui soutenaient avec peine ses membres chancelans.

Si l'un de ses bras en écharpe ne lui avait rappelé l'idée de don Alvar, il n'aurait pu reconnaître un homme de trente ans, sous les traits défigurés d'une vieillesse prématurée : il frémit à cette vue, qui lui représentait les tourmens de son père, les siens, et la funeste passion de sa sœur. « Mathilde, se dit-il à lui-même, si tu voyais ce visage flétri, ces traits décomposés, que dirais-tu de l'objet d'un aveugle amour ! » Alvar demeurait immobile : le pontife lui montra les deux jeunes gens, lui reprocha son acharnement contre eux; l'erreur volontaire qui lui avait fait dénoncer don Juan à l'inquisition, et l'avait privé un mois de sa liberté : en sa présence, il remit à celui-ci les deux portraits qui lui avaient été dérobés à dessein, et enjoignit au coupable, avec une extrême sévérité, de respecter ces deux personnes qu'il prenait sous sa protection immédiate, tant qu'ils demeureraient à sa cour. La voix du pape, animée par une indignation réelle, le ton d'autorité

d'un maître, la foule des proches parens de don Juan, l'éclat qui environnait don Alphonse, tous ces objets qui avaient un si puissant empire sur don Alvar, joints à la présence d'un homme si cruellement offensé, le frappèrent d'une terreur telle, que sa tête se pencha sur ceux qui le soutenaient; et qu'ils l'emportèrent presque sans connaissance.

A leur retour dans la famille Doria, où don Juan fut accueilli avec joie et tendresse, il eut la douce surprise d'y embrasser M. Delon, de qui Alphonse ne lui avait point parlé; il rendit compte de la scène qui venait de se passer, et de l'excès du trouble de don Alvar. Il remarqua qu'aussitôt après l'avoir écouté avec attention, don Juan et M. Delon sortirent ensemble; il fut plus attentif à la longueur de leur absence, et plus frappé encore de la consternation répandue sur leur visage au moment de leur retour! « Qu'avez-vous donc, monsieur, demanda-t-il au ministre

de Genève ? qu'y a-t-il encore qui nous menace ? — Rien ne nous menace, mais rien ne me réussit, dit tristement le vieillard ; don Alvar est prêt d'expirer, mais don Alvar est marié. — A-t-il donc enfin retrouvé cette femme qu'il me demande depuis si long-tems en vain ? est-ce donc celle de madame Severn ? — Non, c'est cette fille de Nuremberg, et c'est cet Allemand, l'ame de ses conseils et le régulateur de ses actions, qui lui a persuadé que l'extrait mortuaire de cette Rose Aguilar est celui de sa véritable et légitime épouse : c'était ce même homme qui a enlevé votre fils, qui a surpris les portraits dans la chambre de don Juan, et qui a porté son patron à vous poursuivre tous deux avec tant d'acharnement. — De qui tenez-vous, en si peu d'heures, de pareilles révélations ? — J'ai vu don Alvar, répondit don Juan, la faux de la mort est suspendue sur sa tête ; il accuse cet homme... — Il est naturel, répliqua don Alphonse, qu'un coupable

cherche à rejeter ses crimes sur son complice ; mais comment un homme qui ne nous connaît pas, pourrait-il avoir dicté des démarches qui caractérisent une haine et une fureur démesurées ? et comment cet homme qui a fait, dites-vous, son mariage avec cette fille allemande, pouvait-il faire tant de démarches pour me forcer à rendre celle dont j'avais favorisé l'évasion ? — Un homme, reprit M. Delon, peut devenir l'époux d'une seconde femme, et poursuivre le ravisseur de la première. Cet étranger a persuadé à don Alvar que Rose d'Aguilar était morte, pour favoriser son projet en faveur de la femme actuelle. — Vous n'y songez pas, M. Delon; et si cette femme n'est pas morte, et qu'elle vînt à reparaître ? — Il ne sera plus tems dans deux jours. — Eh ! que nous importe, au surplus, le sort de toutes ces femmes? le poste qu'on m'a donné, la protection du pontife de Rome, l'état où vous croyez don Alvar, tout me promet une délivrance

prochaine et quelques jours paisibles auprès de mes parens. — Oui, répondit don Juan, mais l'amie de madame Severn, Rose d'Aguilar..... — Eh ! pourquoi vous inquiéter d'une jeune imprudente qui sans doute n'a pas à faire valoir des droits légitimes.... Vous pâlissez, M. Delon, la connaîtriez-vous ? — Que trop ! mais c'est mon secret ; j'admire mon imprudence, elle prouve qu'il n'y a point d'âge où la discrétion ne cède à un sentiment violent : mes espérances sont perdues, tout est fini. — Au surplus, reprit don Juan, Alvar voit approcher sa fin ; il va s'y préparer : demain doit se faire une grande cérémonie, les médecins assurent qu'il vivra encore assez pour attendre à midi ; il m'a prié de vous engager, vous, Alphonse, à en être le témoin, il veut se réconcilier avec vous, et vous ne refuserez pas sans doute cette faveur à un homme qui ne peut plus vous nuire. — Je n'ai pas eu un long entretien avec lui, de fréquens évanouissemens an-

noncent sa dissolution prochaine et lui permettent à peine de parler; mais nous avons passé deux heures avec le cardinal Gandolfe, dans le palais duquel il est logé, et c'est de lui que je tiens ces détails et la prière que le mourant vous adresse. — J'y satisferai, répondit Alphonse. — J'y dois être aussi, reprit don Juan, et M. Delon a consenti à attendre dans une chambre prochaine que les rites de l'église catholique soient accomplis. Don Alvar a des volontés secrètes dont il veut le rendre dépositaire.» Alphonse ne savait que penser de ce mystérieux entretien : comment M. Delon connaissait-il cette Rose d'Aguilar? quel intérêt prenait-il à son sort? Il paraissait clair alors que le voyage d'Italie n'avait été entrepris que pour cette femme. Par quels liens pouvaient se réunir deux hommes si dissemblables, et quelles dispositions pouvait recevoir l'un des mains mourantes de l'autre! Comment don Juan, persécuté par don Alvar, avait-il couru à son palais? Alphonse les questionna

vainement, il ne put en tirer aucune explication ; Pédro, auquel il communiqua ses inquiétudes, ne put rien éclaircir ; mais ce brave homme était inquiet de cette figure qu'il avait vue à leur entrée à Rome, et qu'il était certain, disait-il, d'avoir rencontré quelque part, et plus sûr encore d'avoir vu faire un geste sinistre. Les premiers rayons du jour vinrent les éclairer l'un et l'autre avant qu'ils eussent cessé un entretien dans lequel mille conjectures servaient d'aliment à leur esprit, sans qu'il pût s'arrêter sur aucune.

La fraîcheur du matin les ayant assoupis, ils furent tirés de ce léger sommeil par don Juan et M. Delon, qui vinrent rappeler au jeune Médina la promesse faite à don Alvar. « Je vous ai dit que je satisferais à sa demande, répondit-il froidement, et je vous l'ai dit dans un moment où tout mon cœur se révoltait contre cette proposition. Si Don Alvar n'eût persécuté que moi, je me sens capable d'étouffer

mon ressentiment; mais mon père fut enfermé dans de sombres cachots ; mon père, gémissant sur son fils, en était séparé par d'épaisses murailles qui lui enlevaient la consolation de le baigner de ses larmes. Pendant ce tems, ma mère et ma sœur portaient dans leurs veines le poison d'une mort lente, dont l'aiguillon se faisait sentir à chaque minute. Un héros plus grand à mes yeux que tous ces conquérans fameux dans l'histoire, nous a fait voir la lumière ; il a fallu qu'il devînt sa victime, et peu s'en est fallu que l'honneur et la vie ne lui fussent arrachés. Ma sœur, séduite par de lâches artifices, a fait le désespoir de ses parens; elle, qui devait partager avec moi le soin délicieux de les consoler, et d'embellir leurs jours ; elle, qui devait être pour nous un sujet de joie et d'espérance : et l'infortunée vivrait encore, si son ame se fût bornée aux douceurs de ses attachemens naturels; elle eût coulé en paix une vie exempte de passions et

d'inquiétudes! Que de crimes cet homme a commis, et il faut que je croie au repentir tardif né, peut-être, de la seule impuissance d'en commettre de nouveaux. J'irai, M. Delon; il va mourir, je ne veux pas qu'on m'accuse d'avoir déchiré son ame, car je ne puis avoir une idée positive de la réalité, ni de l'étendue de ses remords; mais un pardon n'est pas un oubli, et tant d'horreurs qui m'ont frappé dans les plus chers objets de mon amour et de mon amitié, ne sortiront jamais de ma mémoire. Je vais ce matin chez l'ambassadeur d'Espagne, et je me rendrai au palais Gandolphe. — Il vous demande aussi, Pédro, ajouta M. Delon. — Moi, monsieur, et que me veut-il? Je ne lui en veux que de ce qu'il a fait à la famille Médina, et je ne vois pas qu'il ait de pardon à me demander, car je l'ai assez bien accommodé, pour lui rendre ma part de ce que je lui devais comme ennemi de mon maître. Mais, s'il n'allait mourir, je lui

dirais bien, foi d'Espagnol, que si j'avais été plus adroit, ou que j'eusse vu plus clair, il y a long-tems qu'il demanderait pardon à notre maître à tous. Enfin, je suivrai le seigneur don Alphonse, et j'irai voir si la raçe primitive de Monsieur de Florello fait le dernier pas comme nous autres roturiers. »

M. Delon et don Juan demeurèrent ensemble, et se préparèrent à ce que le ministre de Genève regardait comme un des devoirs imposés par toute religion, et à ce que don Juan ainsi que don Alphonse considéraient, dans cette occasion, comme un sacrifice dû à l'exemple et aux regards du public. En effet, ce devoir sacré de consoler les hommes à ce terme inévitable que chacun doit franchir à son tour; ces soins affectueux qui, par eux-mêmes, lui sont un garant de la bonté de sa vie passée, ne seraient-ils pas une dérision envers un méchant? Le méchant a vécu seul; qui ne serait tenté de le laisser mourir ainsi qu'il

a vécu ? » Vers midi, nos deux personnages arrivèrent au palais. La vaste chambre de parade, au fond de laquelle s'élevait le lit magnifique sur lequel planait une mort douloureuse, cette chambre était remplie de ces êtres faméliques attirés par le rang et la fortune d'un grand, et de ces dévotes d'habitude qui suivent toutes les cérémonies religieuses pour se faire une réputation. Ils assiégeaient même une longue galerie qui précédait cette chambre ; on introduisit M. Delon dans un cabinet voisin ; don Juan s'approcha de lui, et se plaça à la droite du malade ; à gauche était sa nouvelle épouse, et derrière elle, un homme caché sous les draperies que formaient les rideaux, et dont l'attitude annonçait le recueillement. Déjà le cardinal était entré avec le nombreux appareil du sacrement auguste ; deux personnes avaient déjà soulevé le malade et le soutenaient avec des carreaux, lorsqu'on vit entrer dans la chambre, et s'avancer à pas préci-

piés, une grande femme couverte d'un voile noir ; elle s'approche, et arrachant cette draperie funèbre qu'elle jette sur le lit : « Me reconnaîs-tu? dit-elle d'une voix ferme ; don Alvar, me reconnaîs-tu? — Grand Dieu! s'écria don Juan, qu'est-ce que je vois? » Alvar semble un moment anéanti ; pendant son silence, cette femme ne le regardait point, ses yeux élevés vers le ciel, semblaient porter son ame exaltée jusqu'au-delà des sphères célestes. Tous les assistans, les regards fixés sur elle, le cardinal lui-même distrait de ses pieuses fonctions, tous attendaient le résultat de cette étonnante scène. A la fin, don Alvar répondit d'un ton douloureux et sépulcral : — Oh! Mathilde, Mathilde, que viens-tu me demander? — Ce que je te demande, tes sermens et ta foi. Oui, tu m'as réduite à cet excès de misère, de venir les réclamer lorsque mon cœur les repousse. T'en souviens-tu, que ta main fumante encore du sang d'Elvire et du mien, s'est unie à cette

main coupable qui venait de plonger le poignard dans le sein d'un père et d'une mère? Eh! quel intérêt m'y força, j'étais détrompée, mais j'étais mère, j'entendais le cri de la nature s'élever au fond de mon ame déchirée. Malheureux! si tu m'abusas alors par des noms empruntés, le ciel n'a pas moins entendu des vœux prononcés au pied des autels; il est témoin de ton crime et de ma bonne foi, qu'il prononce entre nous! Mais ce n'est pas là tout; tu m'as fait croire, reprit-elle après un moment de silence, tu m'as persuadé que mon fils n'était plus, et tu en as fait à mon frère un honteux présent. Tu lui as fait former des liens dont il gémira toute sa vie. Tu lui as fait adopter le fruit de ma honte et de ton crime. Tu l'as ensuite enlevé à mes parens, auxquels tu avais confié son enfance. Eh! que peut-il devenir dans tes mains perfides? Parle, qu'en as-tu fait? Rends à mon frère son repos et sa fortune; rends-moi mon fils, la misère et l'opprobre

sont à jamais son partage et le mien, je le sais, mais il faut que notre sort s'accomplisse ; mais cet enfant ne sera pas le spoliateur du nom et des biens de mon frère, non, il ne le sera pas. Je déclare, au nom du ciel, devant tous ceux qui m'entendent, que Sylvio est mon fils et le tien. O mon frère ! je n'ajouterai pas un crime nouveau à celui d'avoir méconnu ton amitié, méprisé tes conseils, outragé des parens dont toi seul es demeuré digne. — O Mathilde ! toi que j'ai si long-tems cherchée en vain, répondit tristement don Alvar, par pitié retire-toi, épargne-moi ta vue déchirante ; tu le sais, il n'y a pas de preuves ; il n'est plus tems ; une autre femme... » A ces mots, de l'élévation où étaient montés les esprits de l'infortunée, ils tombèrent tout à coup jusqu'à l'anéantissement ; et ceux qui l'entouraient la voyant chanceler, s'approchaient pour la soutenir, mais don Juan s'élançant au milieu d'eux, la retint dans ses bras.

La femme de don Alvar s'avançait en même tems d'un air d'autorité, et donnait ordre de la faire sortir, lorsque M. Delon, que le son de cette voix avait frappé, ayant ouvert la porte du cabinet, et s'étant introduit dans la chambre, arrêta cette femme par le bras. « Madame, lui dit-il, je vous plains sans doute, mais dona Mathilde est l'épouse légitime du seigneur don Alvar de Bianchi, et j'en ai recueilli des preuves incontestables. La voici, ajouta-t-il en tirant des papiers de son sein; voici l'acte de la célébration du mariage fait à Domo d'Osula dans les états de Milan; il est signé par un prêtre qui existe encore quoiqu'il ne soit plus dans le même lieu, et par quatre témoins qui y résident encore. — Cela est vrai, s'écria un prêtre qui était du nombre des assistans, c'est moi qui les ai mariés; je reconnais parfaitement cette dame, et elle doit se rappeler que M. de Bianchi n'ayant pu m'en imposer tout-à-fait, et moi, l'ayant interrogée à part,

ayant appris d'elle son nom véritable, je lui parus douter des intentions de celui à qui elle allait se lier, et lui promit de rendre ses nœuds indissolubles, et de lui en remettre les preuves ; mais la précipitation avec laquelle le seigneur don Alvar la fit partir en sortant de l'autel, m'empêcha de l'approcher. Ce papier que tient entre ses mains le ministre de Genève, c'est moi qui l'ai remis à une fille que je trouvai mourante au pied du mont Saint-Bernard, et dont je reçus la confidence; elle me parut avoir été blessée par le seigneur ici présent, et j'eus tout lieu de croire à la vérité de ses paroles, lorsqu'elle m'assura avoir été attachée à mademoiselle de Médina ; je lui remis l'acte que j'avais préparé pour sa maîtresse, parce qu'étant consigné sur mes registres, je ne perdais pas une pièce importante, et qu'elle me semblait être un objet de consolation pour l'infortunée ; car dans l'état affreux où elle était réduite, je ne croyais pas qu'il pût lui être d'aucune uti-

lité ; elle avait d'ailleurs des momens de délire, les dates échappaient à sa mémoire, et jamais elle ne put me dire où résidait la famille de sa maîtresse, qu'elle me soutenait avoir vue mourir sous ses yeux ; je la quittai deux jours, et fus fort surpris d'apprendre qu'elle était sortie de la cabane où je l'avais trouvée, sans que la femme qui l'habitait eût pu suivre sa trace. Je la regardai comme perdue, et n'en ai plus entendu parler. Comment ce papier se trouve entre les mains du ministre de Genève, je l'ignore. — Je le tiens, répliqua M. Delon, de cette jeune fille qui est morte dans mes bras à l'hospice de la Chartreuse, entre Cluse et Maglau. En mourant, elle le confia au curé d'Evian et à moi ; mais dans la persuasion que Mathilde n'existait plus, que faire d'un pareil secret ? L'enfant avait acquis un état et une fortune assurée par un événement fort bizarre : il était certain que M. et madame de Médina élevaient réellement leur petit-fils. Alphonse seul

était intéressé à ce mystère, mais il était lié à une personne assez jeune, et vivait avec elle de manière à supposer que jamais il n'aurait d'autres héritiers que son neveu. Nous résolûmes donc d'attendre du tems et des événemens, à nous décider sur notre conduite. Mais lorsque le seigneur don Alvar réclama son épouse, lorsqu'il enleva son fils, nos yeux ouverts sur de semblables démarches, m'engagèrent à révéler le secret au seigneur de Villaréal, qui partit pour l'Italie, et se dévoua au salut de ses amis et de l'enfant qui paraissait devoir être victime du silence que nous aurions gardé. Le hasard a secondé nos vœux au moment où lui et moi, pleurant la mort de l'infortunée Mathilde, n'attendions plus rien de nos efforts. » Le cardinal, qui avait été déposer sur l'autel les vases et les ornemens, et n'était plus qu'auditeur, prit le papier des mains de M. Delon, et l'ayant lu attentivement, déclara que s'il était effectivement un extrait des

registres du curé de Domo d'Osula, comme il n'en doutait pas, il était dans les formes légales, et que la naissance de don Sylvio y étant rappelée, sa légitimité ne pouvait être contestée. Il manque cependant, ajouta-t-il, une formalité pour faire déclarer le second mariage nul; c'est le consentement du père et de la mère de l'épousée. Quant au seigneur don Alvar, il était libre et maître de ses actions. — Je réponds de ce consentement, reprit le ministre; demain, j'irai le chercher moi-même, et d'ici à peu de jours, les droits de Mathilde de Médina au nom de don Alvar de Bianchi seront incontestables aux regards de la loi, comme ils le sont déjà, sur ma parole, aux yeux de ceux qui m'écoutent. » Il s'éleva au même instant dans l'assemblée un murmure flatteur qui répondait à M. Delon de l'assentiment donné à ses derniers mots. Pendant son récit, Mathilde, revenue peu à peu à elle-même, avait entendu dans un profond silence, ce que le

hasard avait opéré en sa faveur ; elle leva les yeux, et son premier mouvement fut de rendre graces au ciel. « O mon Dieu ! je te loue de ta bonté, dit le malade en élevant ses mains appesanties. Mathilde, pardonne-moi ma vie passée ; tu le vois, ils disent que ma dernière heure approche. La vie dont j'ai perdu le cours rapide échappe à mes vœux impuissans ; et toi, toujours innocente, même dans tes erreurs, tu fus moins malheureuse que je ne l'ai été au milieu de tant d'orages. Je puis enfin te rendre la justice qui t'est due ; si je dois mourir, j'en serai moins misérable. — Don Alvar, répondit encore Mathilde, qu'as-tu fait de mon fils ? — Soyez tranquille, madame, dit M. Delon, votre fils est actuellement entre les mains de vos parens. — Eh bien, ajouta-t-elle avec un maintien plus calme et une dignité plus réfléchie, don Alvar, vous êtes mon époux, vous êtes le père de mon fils, vous ne serez plus le persécuteur de mon frère ; l'état où

je vous vois m'est garant de votre repentir, et je ne dois pas être plus sévère que Dieu, qui peut encore vous pardonner; je vous dois un respect dont je jure de ne point m'écarter. » A ces mots elle s'approcha, et lui présenta une main qu'il porta respectueusement à ses lèvres, ensuite elle se jeta dans les bras de M. Delon, et reconnaissant don Juan qu'elle n'avait pas envisagé: « O! bienfaiteur de ma triste famille, lui dit-elle en versant des pleurs, ô Villaréal! sera-ce vous encore qui m'obtiendrez le pardon de mes parens et celui de mon frère. Oui, vous seuls, messieurs, pouvez avoir sur eux des droits assez puissans. Tous deux l'en assurèrent; elle paraissait cependant en douter encore, lorsque le hasard porta ses regards vers l'épouse illégitime; elle se tourna vers elle avec un air de douceur modeste qui l'embellit aux yeux de tous les assistans. « Madame, lui dit-elle, il ne m'appartient pas de juger une erreur de laquelle un miracle de la Provi-

dence m'a fait triompher. Malheureuse sans doute, peut-être moins blâmable que moi, je vous dois des consolations, et je vous offre toutes celles qui peuvent dépendre de mes dispositions à vous obliger. Quel est l'asile que vous voulez choisir ?» Tandis que la modestie de ce procédé généreux attirait l'admiration de la foule et l'approbation des gens éclairés, l'arrogance de cette femme vint contraster désagréablement pour elle avec tant de douceur ; elle répondit par des menaces et des doutes injurieux ; le malade en fut irrité, et le cardinal se hâta de la faire retirer, en lui disant tout ce qu'elle s'était exposée à entendre de fâcheux.

Que faisait cependant l'homme enveloppé dans les rideaux de don Alvar ? il n'avait pas changé de position ; toujours caché soigneusement, le plus léger mouvement n'indiquait pas s'il était en vie ou inanimé. Les regards de don Juan, fixés sur une immobilité surprenante au milieu de cette scène, attirèrent sur le même objet

ceux du malade qui, par un mouvement plus vif qu'on ne devait l'attendre de sa faiblesse, dégagea sa tête de dessous la draperie. « Parais donc, misérable, lui dit-il, viens me rendre compte de ta conduite. Pourquoi m'as-tu trompé ? tu savais bien que j'avais donné à Mathilde le nom de Rose d'Aguilar, et tu as formé un tissu d'impostures qui m'en a imposé ; tu m'as montré des lettres qui m'ont prouvé qu'Alphonse, après m'avoir enlevé sa sœur, l'avait conduite à Gênes, l'avait mise dans un lieu que je n'ose nommer, et l'y avait abandonnée à la merci d'une funeste contagion ; tu m'as produit un faux extrait mortuaire ! — Grand Dieu ! s'écria Mathilde, mon frère capable de pareilles horreurs ! Ah ! si Alphonse me trouvant, malgré ma famille, dans les bras d'un homme qu'elle avait rejeté, et dans l'horrible impossibilité de prouver mon union légitime ; si Alphonse, dis-je, m'avait plongé le fer dans le sein, sans doute il eût fait ce que

l'honneur offensé peut-être exigeait de lui; mais calculer une froide vengeance, me condamner à une mort lente et infâme! non, il n'y a qu'un monstre capable de le faire, qui ait pu l'inventer! Don Alvar, j'ignore par quel bizarre caprice de la fortune j'ai dû ma liberté à mon frère, mais je jure que je ne l'ai point reconnu près de Pavie, qu'il n'y a pas un mois que j'ai appris tous les événemens qui m'ont arrachée à ma solitude et conduite à Rome, et que je suis sûre que mon frère ignorait alors qu'il brisait les fers de sa sœur. — Où donc as-tu fabriqué cet acte qui m'a plongé dans le désespoir, reprit don Alvar, et m'a fait condescendre à donner mon nom à ta protégée, puisque la mort de Mathilde m'ôtait tout espoir de réparation envers elle et son fils? — Voilà le fondement de cet acte, seigneur don Alvar, dit alors M. Delon; j'ai pris à Gênes cet extrait mortuaire avec les attestations des directeurs, et votre agent avait confondu votre épouse avec une vile

courtisanne. — Parle donc, s'écria encore don Alvar, en tirant à lui cet homme qui persistait à vouloir dérober ses traits; parle et dis-moi pourquoi ne vivant que de mes bienfaits....» Il n'eut pas le tems d'achever; son visage était découvert, don Juan reconnut le prieur des dominicains de Namur. « L'énigme est bien claire, dit-il, seigneur don Alvar, M. le prieur poursuivait sur Alphonse une vengeance personnelle ! Ne vous souvient-il plus du marquis de Gonzalès et de sa succession ? Alphonse a pensé payer cher l'avantage d'être l'héritier du marquis. » Le prieur se débarrassa facilement des mains d'un malade trop faible pour le retenir, et courut vers la porte. « Qu'on l'arrête, cria don Alvar, c'est un renégat, un traître, un assassin.... » Le moine fendit la presse, repoussant avec force ceux qui voulaient s'opposer à sa course : au moment où il mettait le pied hors de la galerie, Alphonse et Pédro, libres un peu tard, se rendaient près du

mourant ; ils se rencontrèrent avec le fugitif qui, envisageant Alphonse, tira son poignard, leva le bras pour l'en frapper, et Pédro se jetant au-devant du coup, le reçut près de l'épaule. Rien n'égale l'emportement d'Alphonse, lorsqu'il vit le sang de son ami qui rejaillit sur ses habits et sur son visage ; une lionne, à qui l'on enlève ses petits, n'est pas plus furieuse ; il se jette sur l'assassin, lui arrache le fer, et l'ayant terrassé, il est prêt à l'en percer, lorsqu'il fut désarmé et retenu par un homme âgé qui venait de la chambre du malade. « Que faites-vous, seigneur, laissez cette victime aux bourreaux, » lui dit-il, et en même tems le cardinal Gandolphe ayant une garde dans son palais, en qualité de secrétaire d'état, elle se rendit maîtresse du prieur que Pédro reconnut pour celui dont l'aspect l'avait effrayé en entrant dans Rome, et dont le changement d'habit et les cheveux longs lui avaient dérobé la parfaite connaissance.

Cette scène s'était passée à l'extrémité d'une longue galerie; on ne savait que vaguement dans la chambre que le confident d'Alvar avait attaqué un homme, et l'on s'occupait de ranimer les esprits du malade, qu'un mouvement de colère avait épuisés. Pédro avait été si légèrement atteint, qu'il ne voulut pas même examiner sa blessure avant d'entrer; et Alphonse sachant que son ennemi qu'il avait reconnu était livré par Alvar lui-même à la justice lente, mais inévitable d'une foule de crimes, répara le désordre de ses habits, et pénétra jusque dans cette chambre. Presqu'à l'entrée, assise sur un fauteuil, Mathilde à demi-tournée vers la porte, écoutait don Juan et M. Delon, qui lui apprenaient qu'Alphonse était dans Rome, et qu'elle allait le voir paraître. Elle avait les yeux baissés, délibérant en elle-même si elle attendrait sa présence, lorsque ses regards se levant vers la portière qui s'ouvrit en ce moment, rencontrent les re-

gards de son frère. A l'instant troublée, confondue, elle se leva, et se cachant dans le sein du ministre de Genève. « Non, non, dit-elle, je ne soutiendrai jamais sa vue ! » Alphonse immobile, recula quelques pas. « Quoi donc, s'écria-t-il, les morts sortent-ils donc du tombeau ? » L'accent d'une voix si chère et si douce, que Mathilde n'avait pas entendue depuis sept ans, pénétra son cœur, et l'agita d'une émotion si tendre qu'elle se retourna vers lui, et venant se jeter à ses genoux : « O ! mon frère, dit-elle avec une extrême douceur, pardonnerez-vous à une infortunée ? c'est une coupable.... — C'est ma sœur que j'embrasse, reprit Alphonse en la relevant et la pressant sur son cœur. O bien aimée Mathilde ! quel prodige te rend à notre amitié ! » Elle ne répondit rien, les larmes couvraient son visage ; son frère ne cherchait point à cacher les siennes ! Pleurs éloquens, marques touchantes de la sensibilité d'une ame pure, fil électrique dont le mouvement agite

au même moment tous les cœurs, et leur fait éprouver une heureuse sympathie, combien sont redoutables à la société ceux qui ne connaissent point votre empire, et dont l'œil stérile ne fut jamais rempli par ces larmes qu'excite la tendresse ou la pitié !

« Mathilde, demanda don Alphonse à sa sœur, je te retrouve ici ; es-tu l'épouse de don Alvar? — Oui, je la suis, et reconnue par lui en cette qualité. — Eh bien ! il faut lui pardonner, » répondit-il en la prenant par la main, et s'approchant du lit. Alvar, affaibli par les impressions violentes qu'il venait d'éprouver, n'eut que la force de tendre la main, qu'Alphonse prit avec calme. « Pardon, Médina, pardon, » fut tout ce qu'il put prononcer fort bas. — Vous êtes l'époux de ma sœur? lui dit-il; que tout le passé s'oublie, et que ce nom efface tout ce qui pourrait troubler encore votre esprit. — Prenez soin de Mathilde, reprit le malade, et laissez-moi un peu de repos ; j'en ai besoin pour régler le sort que je prétends

lui faire.» Le cardinal Gandolphe fit dire en ce moment à Mathilde qu'il lui avait fait préparer un appartement dans une aile indépendante et séparée de son palais, et qu'elle était maîtresse de s'y retirer avec son frère et ses amis. La famille Doria était déjà instruite de l'événement qui la regardait, et ne pouvant rendre assez d'honneurs aux amis de don Juan, on lui avait envoyé des femmes pour la servir, avec des corbeilles remplies d'habits et de linge à son usage. Don Juan fut plus flatté de ces attentions que si on l'en eût comblé lui-même; et Mathilde regardant tout ce qui lui était arrivé dans le cours de quelques heures comme un songe dont sa poitrine était encore oppressée, fixa don Juan, et fit parler ses yeux, plus expressifs que ne l'avaient été ses paroles. Dans le trouble qui l'avait environnée, elle n'avait pas encore aperçu Pédro; mais n'étant plus que quatre dans la chambre avec elle, elle le vit et courut l'embrasser, en le nommant le sauveur de

son frère. Pédro commençait à souffrir de sa blessure. « Qu'avez-vous donc, lui dit-elle, en le voyant pâlir, et lui avançant un fauteuil ; bon Dieu, qu'avez-vous? » Son frère lui apprit en peu de mots qu'un forcéné, son ennemi depuis long-tems, s'était jeté sur lui à l'instant où il entrait dans l'appartement de don Alvar, et que Pédro, voulant le garantir de sa fureur, avait reçu le coup qui lui était destiné. Aussitôt Mathilde, empressée, fit chercher les médecins de son mari, prodigua ses soins, pansa elle-même le blessé, lui donna les cordiaux nécessaires. Ce n'était plus cette fière descendante des grands d'Espagne, qui croyait les plus rares services trop payés d'un léger regard de bonté ; c'était une femme sensible, déployant avec grace et dignité les vertus qui caractérisent son sexe. Alphonse admirait les heureux changemens que le malheur avait produits ; il avait écarté d'elle tous ces voiles dont l'imagination exaltée enveloppe la vérité ; elle était ren-

due à la nature, et comme la nature avait beaucoup fait pour elle, elle déployait des charmes presqu'inconnus à son frère même, qui la rendaient plus chère à M. Delon, et rappelaient à don Juan, ces mouvemens qu'autrefois il avait éprouvés en la voyant sur les frontières de la France. Tous deux avaient admiré la courageuse énergie avec laquelle elle était venue réclamer son fils, et ses droits, et la justice due à son frère. Si alors elle s'était livrée à toute la fierté de son caractère, ils n'avaient pas moins admiré la manière dont elle était rentrée dans les bornes prescrites à son sexe, et rendu hommage aux nœuds qui l'unissaient à don Alvar, aussitôt qu'ils avaient été reconnus. Sa générosité envers une femme qu'elle supposait aussi malheureuse qu'elle avait cru l'être auparavant, lui avait attiré l'estime générale ; et si un instant avait suffi pour changer son sort, il n'y avait pas un des spectateurs de son triomphe qui ne se fût trouvé satisfait d'y avoir contribué.

Tranquille sur l'état de Pédro, qui n'avait en effet souffert que de la négligence apportée au pansement d'une légère blessure, et qui avait repris ses sens et ses forces avec les soins qu'elle exigeait, ne cherchant point à jouer l'inquiétude sur le sort d'un époux qu'elle n'estimait plus, et qui ne réclamait d'elle que ce qu'exigeait la pitié, jointe au respect qu'impose le plus saint des nœuds sociaux, il était naturel qu'elle rendît compte à son frère et à ses amis des événemens de sa vie passée. Pédro se retira pour prendre quelques heures de repos ; don Juan devait compte à ses amis des événemens du jour : elle resta seule avec son frère et M. Delon.

CHAPITRE XXVII.

EXPLICATION.

Restez, M. Delon, lui dit Mathilde en le voyant se retirer par discrétion ; vous eûtes votre part des peines que j'ai causées à ma famille ; vous avez contribué plus que tout autre à me rendre un rang dans la société, vous devez avoir part aussi à la révélation de mes fautes : on ne doit pas rougir d'avouer à des amis, les erreurs dans lesquelles on aurait dû craindre de tomber. M. Delon se remit à sa place, et Mathilde prenant la main de son frère, qu'elle pressait entre les siennes : « C'est en Espagne, dit-elle, que mon malheur s'est accompli ; vous, Alphonse, et mon respectable père gémissiez dans les fers ; ma mère mourante d'inquiétude, présentait à mes regards le tableau d'une douleur sans exemple ; et

moi, j'osais bien nourrir dans mon cœur une autre passion que l'amour filial et fraternel, qui, à cette époque, aurait dû le remplir tout entier. J'ose dire, cependant, que ce fut à la force de cet amour inaltérable qu'un autre amour dut sa plus grande puissance : ma mère, absorbée par ses craintes, veillait avec moins d'exactitude sur mes actions ; cependant, privée des valets qui jusqu'alors m'avaient servie, les communications devenaient plus difficiles ; je ne pouvais plus que profiter de la fausse dévotion qui, dans notre pays, conduit souvent à l'église, non pour s'y occuper du Dieu qu'on y sert, mais pour des motifs moins édifians. Don Alvar me faisait espérer votre liberté : insensée que j'étais ! je ne voyais pas alors qu'un homme qui met d'avance un prix à la vie d'un père et d'un frère, n'a ni le pouvoir, ni le désir de les sauver. Je ne pouvais espérer de l'introduire dans l'hôtel, Pédro, Elvire et Béatrix étaient incorruptibles ; mais le hazard

m'en fournit les moyens. Hélas ! tandis qu'une seule route est ouverte au bien, il s'en présente mille à qui veut errer ; elles sont hérissées d'épines qui blessent et déchirent, de craintes qui empoisonnent de légères jouissances ; n'importe, on les saisit, on s'y engage avec avidité ; on regarde comme un bonheur la découverte d'un nouveau moyen de tomber au fond du précipice. Béatrix était souvent à l'église ou en prières, Pédro quelquefois absent, Elvire, chargée de tant de soins, que j'étais forcée de me livrer avec elle à des occupations que je regardais comme un surcroît de malheur ! Ah ! mon frère, ces soins que je méprisais alors, c'est quand je me suis vue forcée de les prendre par l'ordre d'autrui qu'ils m'ont paru avilissans, et que je les ai considérés dans ma propre maison comme un noble emploi des facultés que j'ai reçues de la nature. Un jour, ma mère plus abattue que de coutume, me pria de lui procurer un vin extrêmement vieux, qu'elle croyait

propre à ranimer ses forces; j'étais seule auprès d'elle ; je volai vers Elvire, occupée de quelque chose qu'elle ne pouvait quitter. Je descendis moi-même ; arrivée au caveau où je devais trouver ce que je cherchais, en me baissant pour le prendre, je laissai tomber mon flambeau qui s'éteignit. Je ne me trouvai point dans les ténèbres, une lumière, quoique faible, suffisait à éclairer le lieu où j'étais ; je cherchai d'où elle partait, et je vis une séparation de planches fort vieilles, et dont le tems avait fait tomber en poussière quelques morceaux, au travers desquels je distinguai une lampe qui brûlait de l'autre côté de la cave. Je me promis de revenir observer les lieux, et je ne doutai pas qu'avec quelques efforts, on ne parvînt à établir une communication, et à favoriser le secret entretien duquel on faisait dépendre le salut de mon père et le vôtre. Don Alvar ne fut pas plutôt instruit, qu'en effet, il s'introduisit par le lieu de la sépulture des religieux, dont la

maison touchait à l'hôtel de Médina, et n'en était séparée que par ces vieilles planches, derrière lesquelles était une grille que l'on fit céder facilement. Je ne vous dirai point par quelles protestations, par quels sermens, il entraîna vers lui toutes mes pensées dans les fréquens entretiens qu'il sut se procurer avec moi ; il tenait, disait-il, votre sort dans ses mains, mais il voulait que je fusse à lui, et qu'un serment irrévocable me liât solennellement avant de vous rendre la liberté. Je fis alors sur l'esprit de ma mère quelques efforts inutiles pour obtenir son aveu; elle était trop prudente pour se livrer à un espoir trompeur, et lors même qu'elle aurait eu confiance au crédit de don Alvar, elle était trop vertueuse pour sacrifier sa fille. Aveuglée par l'amour et la confiance, je consentis à me laisser entraîner une nuit hors de l'hôtel. Je traversai seule avec lui ces tristes et dernières demeures de tant de victimes de la superstition. Ces voûtes froides et sonores,

sous lesquelles ses pas et les miens se répétaient dans l'éloignement, ce bruit de l'air comprimé, qui ressemble à des voix humaines, et semble quelquefois porter à l'oreille un son articulé, tout me faisait éprouver un effroi que je ne me rappelle point sans frémir : il me paraissait que ces voix sortaient du fond de ces tombeaux, et qu'elles me criaient : « Tu cours à ta perte, arrête, retourne dans le sein de ta mère. » Plusieurs fois je voulus, en effet, suspendre le cours d'une marche précipitée, mais Alvar n'obéissait point à mes efforts : nous arrivâmes à l'escalier, nous montâmes quelques degrés, et nous nous trouvâmes dans une chapelle de l'église. L'autel était prêt, les flambeaux allumés, personne ne se présentait. Le prêtre, me disait-il, avait sans doute oublié l'heure ; il voulait me quitter pour l'aller chercher, mais en disant qu'il le voulait, il me suggérait à moi-même des objections à lui faire et des terreurs à lui opposer. Enfin, il me proposa de le

suivre chez lui, puisqu'une fois j'avais franchi le seuil paternel, et de reparaître le lendemain entre mon époux et mon père délivré par lui. Mais si je n'accusai que le délire de l'amour d'une telle pensée, je ne la rejetai pas moins avec indignation; l'idée d'abandonner dona Mélania, dans le doute d'une grace que je ne voyais point écrite, révolta tous mes sens, et comme il insistait avec force, je pris, ou plutôt j'arrachai de ses mains le flambeau qui nous avait éclairés, et descendant légèrement l'escalier des caveaux, je m'engageai seule dans leur profonde obscurité, fuyant et le prêtre qui ne m'attendait pas, et l'autel et l'amant qui me proposait un crime. Il me suivait dans l'ombre, car moi qui tenais la torche, je marchais d'un pas assuré; j'arrivai dans l'enceinte de la maison sans m'apercevoir où j'étais, ni quels lieux j'avais parcourus. Là, je m'arrêtai, presque sans force; mais dans la frayeur dont j'avais été atteinte, pourquoi, grand Dieu! ne m'inspiras-tu

pas de fermer la grille après moi, et de laisser don Alvar dans le séjour de la mort? Il était près de moi, dans la maison de ma mère ; je n'osais faire le plus léger bruit, je craignais que ma respiration ne parvînt jusqu'à elle. Il me demandait grace ; j'imaginai de l'introduire dans le jardin ; nous entrâmes dans un des bosquets les plus solitaires, et il ne se retira qu'au moment où le jour allait paraître.

Hélas! j'attendis vainement l'effet de ses promesses, il ne se hâta plus de revenir. Je lui écrivis; il me répondit que de grandes difficultés se présentaient, qu'il fallait du tems, ne cessant point cependant de me faire des promesses, et trouvant mille prétextes la seule fois que je le revis, seulement un instant, pour colorer son absence et ses retards. Enfin, un homme plus généreux, plus grand, plus digne d'une éternelle reconnaissance, accomplit ce que don Alvar n'avait jamais eu l'idée de faire, ni même de tenter. Nous quit-

tâmes l'Espagne, et j'avoue que, déçue dans l'espoir que je m'étais formé de voir mon père et mon frère délivrés par un amant, ou plutôt un époux, je ne fis pas entre Alvar et don Juan des comparaisons avantageuses au premier. Mais, mon frère, ce fut en quittant Lyon que je pressentis l'état où j'étais, et que je mesurai l'abîme dont nul être au monde ne pouvait me tirer. Vous ne pouviez concevoir comment le magnifique spectacle des Alpes me touchait si peu. Ah! les beautés de la nature ne ravissent que les ames pures et tranquilles; il ne faut être, en leur présence, ni malheureux, ni coupable. Ma situation ne fut plus douteuse pour moi pendant la maladie de ma mère, et je ne vis désormais d'espoir que dans les bras de don Alvar. Mais à qui me confier? M'adresser à Béatrix, je l'aurais fait mourir de douleur sans me sauver. Quant à la malheureuse Elvire, je craignais de corrompre son cœur, et je ne voulais pas me préparer un nouveau

sujet de repentir. Quelques observations que me fournit la conduite de cette Charlotte qui, depuis.....! Ah ! mon frère, que vous êtes généreux de me pardonner vos propres malheurs ! Mais, poursuivons. Je vis que je ne risquerais rien pour les mœurs de cette fille en lui confiant mon secret. Ce fut par elle que je fis parvenir une lettre en Espagne ; et comme il était important qu'elle ne fût point soupçonnée, je m'armai, en public, de cette rigueur que je n'ai que trop long-tems exercée sur ceux que je croyais mes inférieurs. Je revis don Alvar : par une conséquence naturelle à l'impétuosité de son caractère, la contradiction avait irrité sa passion, que ma faiblesse devait détruire ; il s'attacha d'autant plus à moi, que vous mîtes de ténacité dans vos refus. Vous devez vous rappeler combien mes efforts furent obstinés, mes importunités fatigantes. Mes passions avaient pris de nouvelles forces, par la présence de celui qui tenait entre ses mains

mon honneur et ma vie. Le bandeau était retombé sur mes yeux, je ne voyais, ne sentais, ne pensais que par lui. Il fallait que j'obtinsse l'aveu de mes parens, ou que mes parens me vissent disparaître pour jamais. — Eh! ma sœur, interrompit alors don Alphonse, que ne nous dévoiliez-vous ce fatal secret; s'il eût été connu, aurions-nous hésité un seul instant? — Ah! mon frère, nourrie dans les préjugés de notre pays, comment pouvais-je me déterminer à dévoiler ma honte? Je voyais toujours la mort présente à mes yeux, et je croyais la recevoir, ou de mon père, ou de vous. — O ciel! peut-on s'arrêter à de semblables préjugés? Répare-t-on une faute par un crime? La nature nous donnait-elle le droit de disposer de vos jours? Ah! Mathilde, elle nous avait donné celui de vous plaindre et de vous consoler. — J'étais loin de voir ainsi, reprit Mathilde, j'avais besoin des leçons du malheur, elles ne m'ont pas été épargnées; mais les larmes que j'ai

répandues, n'effacent pas celles que j'ai dû coûter à mes parens.

Le terme fatal approchait cependant, j'avais su dérober mon état aux yeux de ma mère ; elle était si loin de soupçonner sa fille du comble de l'égarement ; mais je redoutais Elvire, dont l'œil observateur m'avait plus d'une fois appris qu'elle avait des soupçons vagues, que la plus légère circonstance pouvait tourner en certitude. Ne croyez pas, mon frère, que ce fût par aucun motif de ressentiment, que je refusai de vous voir à votre départ de la Bonneville. Il m'en avait déjà tant coûté de m'arracher des bras de mon père et de ma mère, que, forcée à subir le joug de l'affreuse nécessité, je me craignais moi-même, s'il avait fallu vous embrasser pour la dernière fois ; d'ailleurs, l'impérieux Alvar m'avait menacé de venger sur vous son honneur offensé, il fallut éviter votre présence ; et le même jour, où, du haut d'une muraille élevée, j'avais suivi vos pas

jusqu'à la pointe de la dernière montagne qui vous déroba enfin à ma vue, le même jour où tout fut perdu pour la triste Mathilde, Alvar me fit partir pour le canton de Berne. Ce fut dans la vallée d'Hasly qu'il me laissa avec le frère de Charlotte. Oh! que j'eus sujet d'envier le sort d'une épouse légitime; soutenue dans ses douleurs par un époux qui, flottant entre la crainte et l'espoir, la plaint et la rassure en même tems; entourée de deux familles attendries qui, les yeux attachés sur elle, attendent et redoutent le moment de sa délivrance, elle souffre avec résignation, et dans les instans de repos que lui accorde la nature, elle sourit à ceux qui l'observent avec inquiétude. Les premiers cris qui parviennent à l'oreille d'un père font couler ses larmes sur le sein qui vient de multiplier son être, et dans le calme délicieux qui suit cet état de douleur, la mère se sent à la fois pénétrée d'attendrissement, et animée d'une douce fierté. Hélas! j'étais

seule, des étrangers me rendaient les soins humilians de la pitié, les premiers gémissemens de mon fils portèrent dans mon cœur une sorte d'effroi; que deviendra-t-il? m'écriai-je, en pleurant. Réflexions trop tardives; hélas! il avait vu le jour, et nul regard affectueux ne l'avaient attendu; nulles mains caressantes n'avaient pressé doucement ses membres délicats; ce ne fut point sur le sein d'une aïeule qu'il reçut les premiers secours: une femme inconnue s'en empara dès le premier moment, et huit jours se passèrent sans que je revisse don Alvar. Que faisait-il à Berne? Dispensez-moi de vous dire ce qui l'occupait dans le moment où l'état de l'infortunée qu'il avait séduite réclamait sa protection. Livré aux fatales erreurs dont il est enfin la victime, il revint ayant perdu le fruit de ses poursuites, et la fureur de l'amour-propre déçu se vengea sur moi du dédain qu'il avait essuyé. « Que faites-vous ici de cet enfant? me dit-il; voulez-vous par un

fol amour le perdre avec vous et moi ? Le frère de Charlotte avait ordre de l'emporter sur-le-champ ; votre frère vous cherche, il faut partir pour l'Italie ; et si par hasard nous étions rencontrés, et que le sort des armes disposât de moi ? vous devriez bien plutôt songer à conserver votre fils, qu'à lui prodiguer d'inutiles caresses : il sera tems de nous le faire conduire à Milan quand j'aurai assuré son état et le vôtre. — Ne pourrions-nous pas le faire dans un des cantons catholiques, lui dis-je, d'une voix timide ? — Vous êtes folle, répliqua-t-il ; arrêtons-nous dans les lieux où je suis connu, aidons à suivre nos traces, et attendons l'arrivée de nos ennemis. Je crains peu la rencontre de don Alphonse, mais je ne voudrais pas aujourd'hui tremper mes mains dans le sang de votre frère. » Qu'il me connaissait bien ; cette idée me détermina, et malgré ma faiblesse, je consentis à passer les monts. J'embrassai mon fils, et le frère de Charlotte le déroba bientôt à ma

douleur. Je ne vous ferai point le détail d'un voyage pénible, et pendant lequel j'eus cependant lieu de me louer de ses soins et de sa retenue. Se repentant en apparence de son emportement, il me dit qu'il devait recevoir à Berne une somme d'argent nécessaire aux agrémens de mon voyage, qu'on lui avait manqué de parole, et que ce contre-tems ayant tout-à-fait dérangé ses esprits, lui avait fait manquer aux justes égards qu'il me devait; que je ne devais attribuer cet oubli de lui-même qu'à ses craintes sur mon sort et à l'impétuosité de son caractère. On est facile à séduire quand on aime, et qu'on est livré sans retour. Cependant, malgré le puissant désir que j'avais de me trouver hors de l'Helvétie, la fatigue et le regret de ma famille ne me permirent pas d'aller plus loin que l'hôpital de la Chartreuse, et j'y arrivai dans un tel état d'anéantissement, que je crus y trouver la fin de ma misère. Les passions ardentes de don Alvar s'accroissent par

la résistance ou par les obstacles. Jouir de ma présence n'était au fond rien pour lui, craindre de me perdre était tout. Il eût tout sacrifié pour conserver ma vie ; il savait que je n'aspirais qu'à m'unir à lui par des nœuds légitimes ; que je voulais, trop tard à la vérité, justifier ma conduite à mes propres yeux, comme à ceux du monde, et surtout assurer quelques droits à mon fils. C'est à cette maladie, suite de sa propre imprudence, que je dois le titre sous lequel seul je pouvais paraître à vos yeux, et je ne sais par quel hasard, peu mérité sans doute, M. Delon a pu me conserver des preuves dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

» Don Alvar n'a point de franchise dans le caractère ; il ne saurait dire la vérité toute entière ; il ne peut concevoir un projet généreux, ni même un plan de conduite dans son ensemble. L'amour, le dépit et la vengeance l'avaient porté à me faire tomber en son pouvoir, sans qu'il eût conçu le des-

sein de me donner le titre de son épouse. La ferme résolution que je lui montrai de ne me donner à lui qu'à cette condition, l'avait surpris sans le réduire; le danger où il me vit l'engagea à me donner cette satisfaction qu'il crut propre à me rendre la vie; mais sa duplicité l'engagea encore à me trahir, alors même qu'il semblait me rendre justice; il était loin de m'avouer qu'il fût maître de ses actions, et libre de se choisir une épouse sans l'aveu de ses parens. Je le vois encore auprès de mon lit, j'entends encore ses discours revêtus de cet accent persuasif qu'il savait si bien saisir. « Ma chère Mathilde, me dit-il, lorsque faible et sans défiance, je ne songeais pas même à me marier avant d'avoir atteint les terres d'Italie; ma chère amie, un prêtre milanais se trouve par hasard dans cette maison, nous allons profiter de sa présence pour nous donner cette foi que je réclame avec tant d'ardeur; mais songez que n'étant autorisé ni par vos parens ni par les miens,

nous devons éviter toute publicité qui conduirait votre famille sur nos traces ; il faut que l'on ignore qui nous sommes. Ce point seul peut conserver votre indépendance, mes jours ou ceux de don Alphonse. Cet acte religieux n'a d'autre but aujourd'hui que de tranquilliser votre conscience, de s'accorder avec les vertus de votre sexe, et de me donner un titre qui nous sera cher à tous deux. Ce sera de Milan que j'écrirai à mon père, ce sera là que je recevrai son consentement, et je me flatte qu'alors, reconnue publiquement par la maison de Bianchi, celle de Médina daignera m'accorder son aveu ; mais ce ne serait pas le moyen d'arriver au rang que mon amour vous destine, que d'attirer de sanglans débats entre votre frère et moi ; votre fils demeurerait sans appui, si vous ne vous en reposiez pas sur mon honneur, et que vous nous fissiez connaître avant le tems. Nous sommes ici sous des noms empruntés ; je me suis bien gardé de prendre les nôtres

si près du séjour de don Vincent, et je pense que cette précaution vous paraîtra dictée par la prudence et l'amour. » Hélas ! mes yeux étaient loin d'être dessillés ; je n'avais sans doute que trop de confiance en lui ; je consentis à taire mon nom, et, trompée par ses discours artificieux, je crus que le secret auquel il m'engageait si adroitement ne regardait que les habitans de l'hôpital. Le prêtre parut ; il eut avec moi un court entretien sur le lien que j'allais former ; il reçut l'aveu de ma faute, et en terminant ses sages exhortations pour l'avenir, il me demanda mon nom ; je le lui dis, persuadée que le secret ne pouvait regarder le ministre qui allait nous unir ; il parut frappé ; je crus qu'il me connaissait, et qu'il en était d'autant plus surpris de mon égarement. « Donnez-moi vos noms par écrit, me dit-il, là sur ce livre. » Je fis ce qu'il voulut en lui recommandant le silence. « Songez, lui dis-je, qu'il doit être gardé jusqu'à d'autres événemens. Le sang de mon frère, celui de l'époux au-

quel je vais me lier, le sort de mon fils, peut-être, hélas! celui de mon père lui-même; ô ciel! je frémis d'y penser!... — Rassurez-vous, me dit le prêtre, soyez sûre de moi; puissiez-vous l'être également de celui que votre situation vous fait une loi d'accepter pour époux. Avant que vous partiez, je vous reverrai, et comme il faut que votre sort dépende en partie de vous... » Comme il disait ces mots, don Alvar entra avec les témoins. « Ne soyez étonnée de rien, me dit-il en s'approchant de moi et me serrant tendrement la main, nos témoins sont des gens de la maison, il faut de la prudence. » Je ne fus pas moins surprise lorsqu'au moment de la célébration, le prêtre me dit: Dona Rose d'Aguilar, acceptez-vous don Garcie de Solis pour époux? Je fis un mouvement d'effroi, don Alvar me serra la main, et vaincue par un regard, je prononçai le oui fatal. Ce mot ne fut pas plutôt prononcé de part et d'autre, qu'il m'embrassa avec beaucoup de ten-

dresse, et sous prétexte de me laisser prendre du repos, après une cérémonie qui avait dû agiter mes sens déjà épuisés, il congédia le prêtre, les témoins et tous les assistans. Je lui demandai cependant où serait l'acte qui constaterait notre union. — De quoi vous inquiétez-vous, ma chère ? — De quoi, lui dis-je; de signer l'acte qui la rend légitime et assure les droits de Sylvio. — J'ai parlé à notre prêtre, me dit-il, il sait la vérité; nous allons passer justement à Domo d'Osula, dont il est curé; ses registres seront en règle, et nous recevrons de lui l'acte que vous demandez. Tranquillisez-vous, je n'omettrai rien de ce qui peut assurer votre repos.» Tranquille en effet, malgré tout ce qui devait porter le trouble et le doute dans mon ame, je me trouvai mieux au bout de quelques jours; il me dit alors que son valet de chambre était retourné sur ses pas pendant ma maladie, qu'il avait dû s'approcher de Genève, et savoir si ma famille ne songeait

pas à s'informer de moi. Je lui sus gré de ce soin généreux ; il semblait m'assurer de son inquiète tendresse, et de sa crainte de se trouver compromis avec mon frère. La suite sembla me prouver combien cette précaution était sage. Francisco revint en effet, et fort effrayé, nous prévint que vous nous poursuiviez, et qu'il fallait nous hâter de passer en Italie. Le trouble me rendit des forces, je pressai moi-même notre départ, m'informant à chaque minute où on vous avait rencontré, à quelle distance vous pouviez être, et par qui vous étiez accompagné. Don Alvar parut plus rassuré que moi. « Si votre frère, me dit-il, nous eût rencontrés avant que vous fussiez à moi, j'aurais redouté pour vous un mouvement de fureur naturel à un Espagnol ; mais aujourd'hui j'ai des droits sacrés. — Quels droits, m'écriai-je, et où sont maintenant les preuves ? Aux yeux de mon frère je ne suis point encore à vous. » Il sembla frappé de cette réflexion qu'il m'avait laissé faire

à moi-même, afin de paraître, d'une part, entraîné par moi, et de l'autre, de m'assurer davantage de la franchise de ses procédés. Nous nous hâtâmes donc de mettre les monts entre vous et nous : hélas ! ce fut une précipitation qui causa le malheureux événement dont le souvenir pèsera toujours sur mon cœur.

» Nous descendions le mont St.-Bernard ; déjà nous avions découvert les riches campagnes de l'Italie, lorsque tout à coup nous vîmes sortir de l'épaisseur des bois une femme qui se jeta subitement à la tête de mon cheval, en criant : « Arrêtez, arrêtez, où courez-vous ainsi sans réflexion ni prudence, venez consoler vos parens éperdus, venez sauver votre frère ; votre frère infortuné va porter la peine de vos égaremens ; arrêtez, Mathilde, écoutez-moi, ah ! de grace écoutez-moi. » Vous savez, Alphonse, que c'était la malheureuse Elvire ; je la tenais par la main, j'étais prête à descendre pour la serrer dans mes bras ; il me

semblait que c'était une portion de cette famille que je regrettais malgré l'emportement de ma passion ; mais je vis le courroux s'allumer dans les yeux de don Alvar, il frémissait déjà d'impatience. Elvire, pâle, défaite, vêtue d'habits froissés par une longue et pénible route, Elvire défaillante n'excitait en lui qu'une rage que je ne pouvais expliquer ; elle comprit le regard timide et incertain que je jetai sur lui. « Ah ! revenez, dit-elle, revenez tous deux, suivez-moi sans tarder ; vous obtiendrez votre pardon, vous sauverez la vie à don Alphonse. — Quel mot as-tu prononcé ? s'écria-t-il, moi, que j'implore le pardon de cette odieuse famille, non, elle ne peut s'attendre qu'à une haine implacable, à une vengeance éternelle. Mathilde n'existe plus pour ses parens, jamais ils ne la reverront, et si elle en concevait la pensée, sa vie me répondrait de ce désir téméraire. Quant à toi, puisque tu as osé nous suivre, viens avec nous, et je te récompen-

serai, car je ne veux point que tu retournes à Genève. — Moi, répondit Elvire, dont l'esprit déjà égaré sans doute ne partageait pas la terreur dont j'étais glacée, moi, que j'abandonne ceux qui m'ont élevée, aux bienfaits desquels je dois une heureuse existence. Ah! Mathilde, si vos parens ne sont plus rien pour vous, si le sort de votre frère vous est indifférent, si votre fils lui-même ne réclame pas vos secours, je retournerai dans le sein de mes bienfaiteurs pleurer vos égaremens et leurs malheurs. — Non, tu n'y retourneras pas, malheureuse, dit Alvar en descendant précipitamment de son cheval, tu nous suivras, il le faut, je le veux. » En même tems il voulut la saisir pour la placer en croupe avec Francisco; mais elle poussa des cris et se débattit avec violence. Je le conjurais de la laisser aller; vains efforts, il ne m'entendait même pas; mais une femme qui conduisait quelques chèvres traversa le chemin en criant au secours. Il fut effrayé,

« Eh bien, dit-il, puisque tu ne veux pas obéir, tu n'iras pas révéler mes secrets. » Au même instant, il tira son poignard, et lui en porta deux coups qui la firent chanceler et tomber couverte de sang ; son bras était encore levé sur elle ; mais je m'étais jetée à bas de mon cheval, je la couvrais de mon corps, et je reçus dans le bras droit le troisième coup qui lui était destiné. Je tombai presque sur elle ; mon sang rejaillit sur le visage du meurtrier qui abandonna sa victime pour ne songer qu'à moi. J'entendis Elvire prononcer d'une voix mourante ces mots lamentables. « Malheureuse Mathilde, il t'a tuée aussi : nous ne serons pas séparées, tu meurs avec moi. » Alvar me prit dans ses bras, banda ma blessure avec un mouchoir, et me remettant à cheval : « Fuyons, me dit-il, les pâtres peuvent venir aux cris de cette insensée. » Moi-même, voyant Elvire inanimée, je me laissai gagner par la même frayeur, et ne songeai qu'à fuir le sort qui poursuivait des assas-

sins ; ce n'était pas assez encore pour l'infortunée, le cheval d'Alvar, monté sans doute trop précipitamment, se cabra, et en reculant, atteignit le corps et le fit rouler à vingt pas dans un chemin escarpé. Alvar fut frappé de ce dernier outrage aux restes infortunés de sa victime : Fuyons, s'écria-t-il, fuyons, répétai-je machinalement, car je ne savais plus ni où j'étais ni ce que j'avais vu. Toute la vitesse de nos animaux ne suffisait pas à notre impatience, et je ne me rappelle pas combien nous fîmes de lieues pour arriver enfin dans un village où je descendis sans avoir repris mes sens, le mouvement de la course n'ayant fait qu'ajouter à mon délire. On me mit dans un lit en arrivant à une misérable auberge, et je ne fus pas plutôt couchée, qu'une fièvre violente me saisit. On m'a dit que j'étais demeurée quinze jours dans le délire, ou dans une insensibilité absolue. Hélas! ce sont les plus heureux instans de ma vie depuis le mo-

ment où fuyant ma famille, j'osai chercher le bonheur hors du lieu où la nature l'avait placé pour moi. Je revins à la vie sans aucune espèce de souvenir; je sentais mon existence, je voyais sans rien distinguer; des sons frappaient mes oreilles, et mon esprit n'y attachait aucun sens; mais la vue inopinée de don Alvar rappela tout à coup à ma mémoire un souvenir confus de meurtre, de violence, de fureur, et je me couvris le visage pour ne le plus voir; il disparut, mais il n'était plus tems, le tableau du passé s'offrit à ma mémoire, il se déroula tout entier, le sang d'Elvire semblait encore couler sous mes yeux. Cet horrible attentat me rappela ceux que vous lui aviez reprochés, et je compris que tout avait été possible à celui qui, devant moi, venait de massacrer une fille sans défense. De ce moment, mon fatal amour fit place à l'horreur qu'inspire le crime, mais les suites n'en existaient pas moins; et je me trouvais livrée seule à la merci d'un barbare à

qui ma vie ne serait pas plus sacrée. Je croyais cette vie nécessaire à mon fils, et lui seul obtint de mes réflexions une conduite qui put me la conserver. Don Alvar ne s'offrit à mes regards que lorsqu'il fut bien assuré que j'avais repris l'usage de ma raison. « Qu'avez-vous fait, lui dis-je, quel fardeau m'avez-vous condamnée à traîner péniblement? Ah! don Alvar, qu'avez-vous fait? — Ce qu'exigeait ma sûreté et la vôtre, me dit-il froidement; si cette fille m'eût obéi.... — Eh! quel droit aviez-vous sur ses volontés? — Le droit de la force, mon intérêt auquel apparemment je devais la sacrifier puisqu'elle s'y trouvait opposée. Au nom du ciel, Mathilde, tranquillisez-vous, nous sommes à l'abri de toute poursuite; l'entêtement d'Elvire a rendu sa mort nécessaire à notre salut; n'y pensons plus, rétablissez-vous et offrez de nouveau à mes regards ces charmes qui assurent votre empire sur mon cœur. J'ai écrit à Berne à quelqu'un de sûr, qui amè-

nera votre fils ou ici, ou à Milan, et alors j'espère que vous vous croirez heureuse. » Il fit bien de me rappeler ce souvenir si cher, car le sang-froid dans le crime m'étonna plus encore que le crime même, et je sentais bouillonner mon sang et ranimer cette fatale impétuosité qui avait toujours causé tous mes maux. Le nom de mon fils me calma; que ne sait point endurer une mère! « Ai-je le droit de me plaindre? me dis-je à moi-même; l'homme qui se précipite volontairement dans les eaux écumantes d'un fleuve, peut-il se dire malheureux? s'il est réellement à plaindre c'est d'être frénétique, et quand j'ai repoussé les avis de mes parens, méconnu leur empire et leur amitié, n'ai-je pas moi-même cherché le sort que j'éprouve? Supportons-le, c'est mon unique ressource, puisqu'enfin je me dois au fruit infortuné de mes erreurs. »

» Je repris en effet, avec l'usage de ma raison, une sorte d'empire sur moi-même.

Don Alvar me montra des lettres qu'il écrivait à son père ; il y sollicitait son aveu en termes éloquens ; tout espoir de retour m'était fermé près de ma famille, à moins d'obtenir cet aveu ; ce n'était qu'à ce prix que j'osais espérer le consentement de mon père. Une voix secrète me criait que j'étais mère, et que je devais donner un état, un nom à mon fils. Mais, hélas ! qu'il était dur d'obéir ; les agrémens dont Alvar avait su se parer à mes yeux ne me touchaient plus, le sang d'Elvire souillait ses mains, ces traces ineffaçables semblaient quelquefois se répandre jusque sur moi. Que de peines j'ai dévorées ! que de larmes ont coulé ! Tous les devoirs sont faciles quand on les remplit envers des êtres vertueux : eh ! quand même on n'estimerait pas celui qui les exige, on a du moins la consolation de s'estimer soi-même ! Mais, mon frère, combien ils sont déchirans lorsque cette même estime vous est ravie, et qu'un choix malheureux laisse dans votre ame ce

regret qui n'ose implorer la vertu ! Don Alvar me traîna d'abord à Naples, ensuite il me ramena près de Milan, et me logea dans une maison isolée, à quelques lieues de la ville, où il faisait de fréquentes parties de plaisir. Rien ne me manquait dans la profonde solitude où je vivais ; l'habitation appartenait à une veuve, qui logeait dans un pavillon près du jardin, et qui vivait de son produit avec deux jeunes filles, dont une était extrêmement belle. Ces jeunes paysannes avaient reçu de don Alvar l'ordre de me servir ; mais je m'aperçus qu'elles semblaient me fuir, et dans la douleur et l'ennui qui me dévoraient, je ne cherchais aucune espèce de société. Je vous avoue que mon orgueil était vivement blessé de l'obstination avec laquelle Alvar attendait l'aveu de son père pour présenter la fille des Médina comme son épouse. Bientôt il me fit annoncer la mort de mon fils par un de ses gens, qui semblait arriver d'un long voyage. O Sylvio, Sylvio ! tu ne

connaîtras jamais les déchiremens de mon cœur à cette funeste nouvelle. Il me sembla qu'il n'y avait plus dans la nature que moi et don Alvar ; je formai dès lors le projet de le fuir, d'aller me jeter dans un cloître, et d'y ensevelir ma funeste existence ; mais, que vous dirai-je ? l'espoir de rentrer dans le sein de ma famille me retint encore : insensée ! je croyais que le consentement des Bianchi me procurerait un asile dans le sein paternel, et qu'un pouvoir que j'avais bravé, lorsqu'il était tout puissant pour mon bonheur, me protégerait encore contre l'esclavage que je lui avais substitué.

Le valet de chambre de don Alvar était devenu amoureux de l'aînée des filles de notre hôtesse : cet homme était le confident de son maître ; Alvar consentit à cette union, mais il commença par séduire cette infortunée ; il y réussit sans peine, je m'en aperçus à la conduite qu'elle tenait avec moi ; mais la jalousie était éteinte au fond

de mon cœur avec l'amour, et je regardai même comme un bonheur cet objet de distraction qui m'épargnait plus souvent l'ennui de sa présence. Ce fut cependant cette circonstance légère en apparence qui fut celle de mon salut.

Déjà plus d'une fois la familiarité de cette fille, quelqu'apparence de dédain de la part de sa mère, avaient jeté dans mon esprit quelques doutes sur la manière dont j'avais été annoncée dans cette maison. J'avais dissimulé afin de m'éclaircir davantage, lorsque le hasard vint jeter sur mon sort une lumière plus affreuse que tout ce que j'avais éprouvé depuis. Un jour don Alvar me proposa de venir avec lui à un bal masqué qui devait se donner dans un château peu distant de ma demeure. Paraître à la faveur du masque, dans une société brillante où j'aurais dû être invitée sous mon nom, me semblait une humiliation ; mais telle était la volonté, ou plutôt le caprice de don Alvar, il fallut obéir.

» Nous fûmes séparés presqu'en entrant dans la salle où régnait la folie tumultueuse qui accompagne ces sortes de fêtes; mon oreille fut blessée de discours licencieux qui m'étaient inconnus. Ma taille un peu élevée me faisait remarquer ; j'étais isolée, sans protecteur au milieu d'une foule étourdie ; fatiguée, humiliée de mon rôle, je ne savais quel parti prendre, lorsqu'enfin, je rencontrai don Alvar et un homme de belle apparence avec lequel il paraissait familier. Je lui dis que je succombais à la soif, et n'osais m'adresser à personne. A l'instant, il me conduisit au lieu où étaient les rafraîchissemens, sans s'apercevoir qu'il était suivi par son compagnon. J'ôtai mon masque ; le jeune homme en m'apercevant, recula deux pas, en faisant un geste de surprise. La mienne fit retourner don Alvar qui, m'abandonnant brusquement, prit son ami sous le bras, et l'entraîna par une porte qui conduisait dans les jardins éclairés de mille lampions:

il y avait cependant quelques allées obscures. Emportée par la curiosité, je m'élance après eux et je les suis de loin vers un bosquet où ils entrèrent et s'assirent. « Je ne puis revenir de ma surprise, disait l'inconnu; quoi! tu as séduit la fille des Médina, cette superbe Mathilde, l'objet des vœux de la noblesse espagnole, la fille de don Vincent! Ah! n'était-il pas assez malheureux sans que ton audace ajoutât encore l'ignominie à des revers si peu mérités. — Mon ami, reprit vivement don Alvar, ils m'ont dédaigné, rebuté, accablé de dédains; j'ai contemplé leur chute avec joie, mais ma vengeance n'aurait pas été complète si je n'avais pas ôté à leur fille ce vain fantôme qu'on appelle honneur. — Comment, répliqua l'inconnu, as-tu pu entraîner dans tes piéges une femme défendue par les parens les plus respectables, et armée de sa fierté naturelle? — Vigilance de parens, fierté, sagesse, mon ami, ce sont des mots que tout cela. Les parens savent

bien qu'il faut que leurs filles tombent une fois, et leurs soins n'ont pour but que de retarder la chute : les femmes en général ne se défendent que pour se ménager les honneurs d'une difficultueuse défaite, et si Mathilde a plus adroitement employé les armes banales, c'est qu'en effet elle a plus d'esprit et d'adresse qu'une autre. — Mais comment finiras-tu avec elle ? as-tu le projet de lui rendre justice ? — Je la lui rends ainsi qu'il me convient : avec une autre je ne me donnerais pas la peine de céler la fable du mariage ; mais si elle a vraiment de l'ascendant sur moi, je le lui prouve de reste en lui laissant croire qu'elle est ma femme. Cette idée tranquillise sa conscience, et je t'assure qu'il m'en coûte assez de jouer avec une femme à grands principes, le rôle de mari, et que souvent il lasse ma patience, aussi bien que son antique attachement pour ses illustres parens, qu'elle pleure sous mes yeux, avec une fatigante indécence. Croirais-tu que

dans l'espoir dont elle se berce d'obtenir de ma famille un aveu qu'assurément je ne songe pas à demander, il n'entre pas de désir plus ardent que celui de se réconcilier avec sa chère famille ; oui, porter le nom de Bianchi, n'est pour elle qu'un désir secondaire, et seulement un moyen de courir vers les Médina ! Que de fureur elle excite en mon ame par ses vœux insensés ! je suis quelquefois prêt à lui déclarer qu'elle n'est et ne sera jamais mon épouse, puisqu'elle ne veut pas me soumettre son cœur et me sacrifier ce *père fanatique de vertu*, et ce frère insolent qui osa s'opposer à mes vœux. Quant à sa *tendre mère*, c'est un de ces êtres nuls, platement observateur des conventions matrimoniales et maternelles. — J'admire ta logique, répliqua celui à qui il parlait, tu veux faire ployer les lois sociales à tes caprices ; mais l'infortunée Médina, triste victime de ta crédulité, ne peut-elle pas pénétrer enfin le sort que tu lui as fait, et celui que ton inconstance

trop bien connue lui réserve ; tant de retards dans les réponses qu'elle attend de ton père, l'éclaireront enfin, et ne peut-elle pas alors implorer la clémence de ses parens ? — Un moment avant que tu l'eusses reconnue, répondit don Alvar, je te disais que les parens de ma maîtresse croyaient qu'elle ne vivait plus ; eh bien oui, elle est morte pour eux, ils sont morts pour elle ; il est bien vrai que son caractère singulier, sa beauté, ses talens, son esprit orné, je ne sais quel charme que je ne puis définir, la résistance qu'elle m'oppose, quoique je sois maître de son sort, quoique je l'aie isolée de tout, quoique dans l'univers elle n'ait d'appui que moi ; il est bien vrai, dis-je, que tout cela m'attache à elle plus long-tems que je ne l'aurais cru ; mais je ne crains pas d'imprudence de sa part ; elle sait comment j'écarte de mon chemin ceux qui aspirent à me nuire. » A ces mots, je ne pus retenir un cri d'effroi, les forces me manquèrent, et je perdis

tout-à-fait connaissance, au moment où je crus entrevoir auprès de moi l'insensé qui venait de proférer une semblable menace.

» Ce ne fut pas dans la maison où se donnait le bal qu'il me fit transporter; je me trouvai dans une chaumière un peu écartée de l'avenue qui conduisait au château. A peine la respiration m'était-elle rendue, que je voulus me dérober à la curiosité des maîtres de ce chétif abri; hélas! il me semblait lire dans leurs regards que je n'étais plus qu'une victime dévouée à la honte et à la mort. Le bruit des chevaux m'indiqua que la voiture arrivait; je m'y précipitai, et je fis toute la route sans pouvoir rassembler deux idées, ni articuler un son. Arrivée chez moi, je refusai toute assistance, et m'enfermai dans mon appartement, où je passai la nuit, abîmée dans le désespoir. Mes pensées roulant tumultueusement les unes sur les autres, ne me laissaient pas le jugement nécessaire pour asseoir aucune

résolution. Je revis don Alvar, sans avoir encore osé m'interroger sur la conduite que je devais tenir. Sa présence me plongea dans la stupeur : écrasée sous le poids de ma honte, je n'osais lever sur lui des regards humiliés. Lui-même, incertain, me considérait en gardant le silence. A la fin, je me déterminai à la dernière prière que je pouvais lui adresser ; je le suppliai de me permettre une retraite absolue dans le fond d'un cloître, où j'irais ensevelir d'éternels regrets, et sauver mes derniers jours de l'affront de vivre dans des liens illégitimes. Le vice ne croit ni aux regrets ni aux remords. Don Alvar se trompa sur des motifs qu'alors il ne pouvait apprécier. « Non, madame, me dit-il avec emportement, vous n'irez point débiter dans un couvent votre lamentable histoire ; vous n'irez point exalter les cerveaux de ces pieuses insensées, avides de nouveautés, d'aventures romanesques et d'événemens singuliers ; vous n'irez point faire parvenir enfin, de

bouche en bouche, les tragiques événemens dont vous vous plaignez jusqu'à vos parens, qui ne manqueraient pas d'armer contre moi pour votre honneur offensé. Je ne crains pas la rencontre de votre frère, mais je ne veux plus verser son sang, parce qu'il ne m'est pas nécessaire, et que je ne suis pas assez las de vivre pour vous offrir le mien en tribut. » Je ne vous dirai point tout ce qu'il ajouta; j'écoutai avec surprise le développement d'un système insensé, dont je n'avais pas même conçu l'idée. Je ne fus plus étonnée que de pareils principes eussent corrompu le cœur et l'esprit de celui qui les avait adoptés; il prétendait élever, disait-il, mon esprit jusqu'à *cette entière liberté de pensées qui fait disparaître les tristes et serviles abus des devoirs et des vertus sociales*, et me ramener pour unique guide de mes actions, à l'empire de la nature, de nos intérêts et de nos passions. Ce langage était si nouveau pour moi, que je demeurai d'abord dans le plus pro-

fond étonnement ; cette abnégation totale de toutes les idées religieuses et morales, dans lesquelles mon père et ma mère m'avaient nourrie ; ces froids calculs qui sacrifient tout à un égoïsme sans mesure, ne pouvaient que me révolter. J'essayai de réfuter ce système, mais j'aurais dû réfléchir que ma faible voix ne pouvait suffire à cette entreprise ; il répondit à mes premiers argumens par un sourire de pitié. Le despotisme que je combattais, après m'être livrée moi-même à ses caprices, finit par exciter dans mon cœur un orage que j'aurais dû réprimer. Ma fureur éclata en reproches, en invectives, et je ne sais par quel enchantement celle de don Alvar ne se porta pas à le délivrer et de mes cris et de ma vie ; mais il me quitta tout à coup, et partit, après avoir recommandé aux personnes qui habitaient avec moi, de ne me laisser sortir, sous aucun prétexte, et de ne pas souffrir que personne approchât de moi.

» Un long accablement ayant succédé à l'exaspération de mes esprits, je vis avec horreur que j'étais prisonnière dans cette maison. Trois jours se passèrent sans que je visse d'autres personnes que la vieille propriétaire, qui m'apportait des alimens auxquels je touchais à peine : l'air farouche que prennent les subalternes chargés d'ordres arbitraires, me faisait pressentir tout ce que je pouvais attendre de la vigilance de don Alvar ; et souvent assise sur un balcon élevé, livrée aux terreurs que m'inspirait l'horrible attente de son retour, je contemplais, d'un œil morne, la beauté du ciel, qui devait porter dans les ames innocentes un calme que je ne ressentais plus. C'était un soir, au déclin du jour, ma tête appuyée sur une de mes mains, ensevelie dans une profonde rêverie, les yeux fermés, ne pouvant ni voir, ni même penser, je sentis tomber quelque chose sur mes genoux ; j'aperçois une petite pierre à laquelle était attachée un papier ; j'ouvre les yeux, et vis-

à-vis la croisée, j'entrevois un enfant entre les branches d'un arbre, dans un jardin voisin. Un reste de clarté me suffit encore pour lire ces mots : « Si dona Mathilde de Médina est mécontente de sa situation, le respect qu'un homme de sa nation conserve pour sa famille, et l'intérêt qu'inspire son sort, le porte à la délivrer des mains qui la retiennent illégitimement. On l'observe au moment où elle lit cette lettre, elle n'a qu'à faire un signe, et elle sera libre dans deux heures, et en sûreté aux premiers rayons du soleil. Qu'elle demeure habillée, qu'elle soit sans inquiétude ; le tems presse, un instant de plus l'expose à des dangers certains. » Pour toute réponse, j'élevai vers le jardin des mains suppliantes ; et, sans savoir en quelles mains j'allais tomber, l'instinct de la nature me fit accepter le secours qui m'était offert. L'enfant était demeuré, la tête un peu plus élevée que le mur, et je l'aperçus qui descendait précipitamment. Quelques

heures s'écoulèrent dans une pénible incertitude. Le tems s'était couvert, il était orageux, le tonnerre se faisait entendre dans l'éloignement ; je redoutais, et le calme qui régnait encore, et le désordre des élémens qui semblait devoir le suivre. J'avais éteint ma lumière, et dans l'anxiété dont j'étais dévorée, tantôt je marchais à grands pas dans l'obscurité de ma chambre, tantôt, observant les dehors de ma prison, j'usais en vain ma vue égarée dans l'ombre que les nuages épaississaient fortement, lorsqu'enfin une voix se fit entendre, et m'appelant par mon nom, fit tressaillir mon cœur. Je répondis à voix basse, et aussitôt on me dit de descendre, que la porte était ouverte. Arrivée au bas de l'escalier, un homme se présenta pour guider ma démarche tremblante ; il me fallut son secours pour m'aider à monter sur le mur d'un jardin voisin, d'où nous descendîmes sans être aperçus, et à la porte duquel nous trouvâmes deux chevaux qui nous atten-

daient. Mon guide m'apprit que, sous le rapport de la reconnaissance et de l'amitié, il était tout dévoué au jeune marquis de Spinoletto, celui-là même qui avait eu au bal une conversation avec don Alvar; qu'il croyait de son devoir de prêter un appui à la faiblesse opprimée, et que s'il n'était pas venu lui-même briser les fers dans lesquels j'étais retenue, il avait en cela ménagé le respect qu'il croyait devoir à ma réputation. Que lui, ayant accepté le rôle de libérateur, sans crainte d'être, dans son obscurité, l'objet d'aucune recherche qui pût me compromettre, il allait me conduire chez sa mère, villageoise aisée, comblée des bienfaits du marquis, et chez qui je serais en sûreté, servie et respectée. Vous savez, mon frère, ce qui arriva quelques heures après, ce fut vraiment à vous que je dus ma délivrance; ce fut à vous que je dus la seule douceur qui me restât à espérer, celle de pouvoir gémir en liberté sur mes erreurs. Le seul cri de l'humanité

vous appelait, mon frère, et vous exposâtes votre vie..... — Ah ! ma sœur, s'écria don Alphonse, si j'avais pu savoir que c'était toi..... Comment ne t'avais-je point reconnue lorsque je me sentais attiré par un intérêt si puissant, un attrait si victorieux? Par quelle fatalité te dérobas-tu à la protection d'un frère ? — La frayeur s'empara de moi, reprit Mathilde ; vous m'auriez parlé à moi-même, que je n'étais plus en état d'entendre, ni de reconnaître votre voix. Je savais trop quel traitement j'avais à attendre de don Alvar, lorsque mon intention de le fuir était manifestée ; je m'enfonçai dans le bois sans savoir où j'allais, et avec tant de précipitation, que j'eus bientôt perdu mon guide ; il s'égara dans les routes tortueuses où régnait une profonde obscurité. Bientôt la rapidité de ma course ne me permettant pas de choisir mon chemin, je m'engageai dans des racines d'arbres, et en tombant, je me foulai un pied avec une sensation si douloureuse,

que je poussai un cri involontaire, et perdis pour un instant la faculté de respirer.

» Cet accent lugubre, arraché par la douleur, porta de nouveau l'effroi dans mon ame ; je ne sais plus si c'était ma voix seule, ou si un écho l'ayant répétée, elle me parut être celle de mes persécuteurs, mais je me relevai précipitamment et continuai à marcher. Je ne sais combien je mis de tems pour arriver au pied du mur d'un jardin spacieux ; en ce moment, ma jambe étant fortement enflée, elle était devenue si pesante que, succombant à la fatigue et au sentiment de la douleur, je tombai évanouie, et ne fut rappelée à la vie que par les sons d'une guitare qu'accompagnait une voix de femme. La douceur et la flexibilité de cette voix, pénétrèrent mon cœur d'une douce espérance. Serait-elle insensible, m'écriai-je, celle qui chante avec tant d'expression les douceurs de l'amitié ? J'implorai son secours ; la musique cessa, on me répondit ; et un

moment après, je vis à mes côtés une jeune personne de seize ans, et ce jeune homme que j'avais vu au bal, celui-là même dont les soins bienfaisans m'avaient arrachée de la maison de don Alvar. — C'est dona Mathilde ! s'écria-t-il. Que veut dire cette aventure ? Gabriel aurait-il trahi ma confiance ? — Non, lui répondis-je, vous avez été bien servi, mais je ne puis m'expliquer ; donnez-moi du secours, je vous en supplie, et dans ce moment, je m'évanouis une seconde fois. Je me retrouvai dans les bras d'une jeune femme charmante, mariée depuis trois jours au jeune marquis de Spinoletto, son cousin ; on me prodigua tous les soins de la plus sensible humanité, et je me trouvai rétablie au bout de quelques jours. Alors il fallut songer à ma sûreté. Le mariage de ces deux amans avait été secret pour des raisons de famille ; mais un consentement de tuteur qu'il fallait obtenir, allait ramener autour d'eux et la foule des pa-

rens et celle des hôtes ; il fallait quitter cette retraite. Le marquis, satisfait de m'avoir arrachée aux mains de don Alvar, crut m'assurer une puissante protection, en me confiant aux soins de la maréchale de C...., sous le nom d'une Vénitienne, veuve d'un noble devenu suspect au gouvernement, dépouillée d'une grande fortune, et privée d'asile. Cette femme, qui venait d'être caressée dans cette maison illustre, et dans celles qui lui étaient alliées, me montra toutes les apparences de la sensibilité, promit de me donner en France les soins de l'amitié, et sut en imposer tellement à mes jeunes bienfaiteurs, et même à leur respectable mère, que mon cœur oppressé s'ouvrit à l'espoir d'une situation tranquille. J'ignorais que la maréchale venait de recevoir de cette maison des services dont il ne convenait pas de paraître ingrat : je partis avec elle. Le jeune marquis avait chargé son ami de nous accompagner jusqu'à Gènes, où nous ne nous

arrêtâmes pas, à cause de cette épidémie qui a fait croire à don Alvar que j'avais péri. Tant que ce jeune homme demeura témoin de ma situation, la conduite de la marquise ne se démentit point, mais elle changea tout à coup après son départ. Sur les terres de France son caractère altier se développa promptement, et j'éprouvai ces marques de dédain dont les grands accablent l'homme dénué de fortune et d'appui. Mon sort devint peu différent de celui des femmes qui la servaient, et plus abject, peut-être, lorsque je fus à Paris tout-à-fait dans sa dépendance. Inconnue à tout l'univers, n'ayant à réclamer les services d'aucun être dans cette ville immense, je me vis forcée de vivre, non pas même auprès de la maréchale et de son mari qui, du moins de la hauteur excessive où les plaçait leur propre imagination, m'auraient, à raison de leur âge, tourmentée par des caprices moins absurdes, mais au couvent, auprès de leurs filles,

à qui je fus chargée de tenir compagnie, et d'enseigner la musique, le dessin et les langues espagnole et italienne. O mon frère! c'est *au service*, puisqu'il faut le dire, de ces ignorantes filles, convaincues qu'on leur devait tout, et qu'elles ne devaient rien à aucun être privé de rang et de fortune, que j'ai mesuré l'abîme où précipitent les cœurs dans la vie sociale. Sans connaître mon nom, la maréchale et ses filles savaient que j'étais leur égale; et, parce que le prestige du rang ne pouvait m'environner, je devais servir de jouet à des gens dont l'éducation toute superficielle, toute d'ostentation, devenait dans le particulier aussi vulgaire que leur ame. En d'autres tems, en Espagne, ils auraient flatté mon père, et moi, j'étais réduite à les servir. O mon frère, que ma situation m'a fait faire de réflexions sur la nature humaine! Peut-être elles auraient été au-dessus de moi dans le sein du bonheur; je ne sais même si j'aurais pu les adopter; mais l'infortune, et

surtout celle qu'on a méritée, met enfin toutes les idées à leur place, et fait porter un jugement sain sur tout ce qui tient à la société. J'avais méconnu les sources du bonheur, je ne les avais pas vues dans le calme heureux de l'ame, dans les affections douces, dans la satisfaction de mes amis; j'avais dédaigné de vivre pour eux, ils étaient perdus pour moi: errante, inconnue, enveloppée des fatales apparences du vice, je ne pouvais être pour ceux que je rencontrais qu'un objet de dédain ou de pitié. C'était donc là qu'avait abouti toute ma fierté! Vous savez, mon frère, comment madame Severu me rendit la liberté de gémir dans la retraite, et de pleurer sur ma famille et sur moi. Vous savez aussi qu'en apprenant d'elle à quels périls vous étiez exposé pour moi, je ne balançai pas à venir me remettre au pouvoir de don Alvar; que j'éprouvai de regrets en quittant mes bienfaiteurs sans même leur dire adieu! Mais vous étiez à Paris, ma terreur était

à son comble ; toujours persuadée que vous vengeriez dans mon sang l'honneur de votre famille, je voulais au moins vous rendre au bonheur avant de terminer ma vie ; je ne voulais point faire prendre à mon fils le nom de mon frère, et s'il daignait encore prendre soin de Sylvio, ce devait être au moins comme du malheureux enfant de sa sœur.

» Une nouvelle épreuve attendait en chemin une fille coupable ! Pour aggraver le sentiment de ma faute, il me fallait la présence d'un père, d'un juge que je devais croire irrité, mais qui n'était pas moins un père, un père révéré. Don Vincent allait vous chercher sans doute à Paris ; moi, je venais en Italie, nous nous rencontrâmes à Lyon dans le même lieu. Je le vis descendre de voiture. Dieu ! tout mon sang se retira vers mon cœur, je demeurai sans voix ; le désespoir de n'oser me jeter dans ces bras protecteurs qui m'avaient reçue en naissant, et m'avaient fait éprou-

ver les premières caresses, me conduisit à cet acte imprudent de me précipiter dans sa chambre au moment de mon départ ; il était endormi, j'osai saisir une de ses mains, je la pressai de mes lèvres, mes larmes l'arrosèrent, et... « Quoi !... c'était vous, Mathilde, s'écria Alphonse, les yeux baignés de larmes, quoi, c'était vous?..... Ah ! que ne vous êtes-vous jetée dans les bras d'un père dont les entrailles ont été émues par le sentiment de votre présence. » Mathilde croyait avoir laissé don Vincent enseveli dans un profond sommeil ; elle entendit le récit qu'Alphonse avait à lui faire ; elle versa des pleurs ; ils n'étaient plus amers, l'espoir du pardon était entré dans son cœur. « Je vous en réponds, lui dit M. Delon, et croyez, en vous sentant pressée dans les bras d'un vieil ami, que vous êtes déjà dans ceux d'un père et d'une mère. »

Mathilde n'avait plus rien à dire ; souvent pendant le cours de son récit, Alphonse

frémissant de courroux avait montré, par des gestes expressifs, l'indignation que devait exciter dans l'ame d'un frère, l'immoralité profonde de don Alvar ; souvent son impatience avait interrompu sá sœur, tandis que le plus tendre intérêt la portait ensuite à la presser de poursuivre. Elle n'avait plus rien à dire, car elle ignorait de quels moyens don Alvar avait pu se servir pour former les indignes nœuds qui lui avaient fait donner son nom à Sylvio. Alphonse n'avait point encore assez réfléchi à cette circonstance, pour démêler le tissu d'impostures qui l'avait contraint à ce mariage ; il en fut bientôt éclairci. Mathilde avait à peine achevé son récit, qu'un des prêtres attachés au cardinal Gandolphe demanda, de la part du malade, à parler devant son épouse au seigneur de Médina, son beau-frère. Admis dans le salon où ils étaient l'un et l'autre, il parla ainsi : « Le secret d'une confession, seigneur don Alphonse, ne doit être révélé que par le vœu de celui qui l'a

faite, et j'ai reçu du seigneur don Alvar l'ordre de vous communiquer un article de celle qu'il m'a faite à moi-même, et dont j'ai cru devoir l'absoudre, d'après son repentir, dont il vous donne la preuve, en exigeant que je vous tranquillise pour toujours, vous et le seigneur don Vincent votre père, sur un point qui vous livrerait encore à d'étranges inquiétudes. Lorsqu'il eut, dans son désir de vengeance, qu'il désavoue aujourd'hui, formé le projet de placer son fils dans votre famille, et de vous faire épouser la femme qui l'avait servi dans sa correspondance avec madame, la résistance que vous opposâtes à l'accusation formée contre vous, étonna son confident, qui courut lui en rendre compte, et tous deux formèrent aussitôt le dessein de vous effrayer par un appareil menaçant : ce fut Francisco et quelques bandits italiens qui jouèrent dans la caverne le rôle des familiers de la très-sainte inquisition, et qui, tout-à-fait étrangers à elle, ne cherchaient

qu'à vous alarmer, certains que votre amour pour vos parens, et celui de don Vincent pour son épouse et pour vous, arracheraient un consentement que vous aviez formellement refusé. Don Alvar voulait donner un état à un enfant qu'il ne voulait pas reconnaître; M. Darran voulait en donner un à la fille de Léman, qui l'avait rendu père lui-même d'un fils qui, heureusement pour le jeune Sylvio, était mort en naissant. Don Alvar, à qui vous aviez refusé votre sœur, voulait vous ôter tout espoir d'épouser jamais mademoiselle de Villaréal, qu'il savait libre et retirée en France. M. Darran, Francisco et des inconnus vous attirèrent donc dans cette caverne, et le serment qu'on exigea de vous d'un secret absolu, ne doit vous causer désormais aucune inquiétude; car le danger n'était qu'imaginaire, et vous n'en avez jamais, ni à cette époque, ni depuis, couru aucun. »

Alphonse était demeuré immobile d'éton-

nement ; sa fureur suspendue éclata bientôt : il allait donner à don Alvar tous les noms que méritait le souvenir de l'état affreux où il avait vu son père, et de ce qu'il avait enduré dans cette affreuse nuit ; il prononça quelques mots avec emportemens : Mathilde surprise, effrayée du courroux de son frère, demandait à M. Delon une explication que celui-ci ne pouvait donner. Alphonse éclaircit bientôt le mystère, en racontant sans ménagement l'horrible scène ; mais il vit l'impression que ce récit faisait sur Mathilde. « Je me tais, dit-il ; pardonne, ma chère sœur, pardonne à un mouvement dont je n'ai pas été maître ; cet homme vient de te rendre justice ; par respect pour toi, je jure de ne jamais te rappeler ce qu'il a fait souffrir à mon père, à ma mère, (quoiqu'elle n'ait jamais connu le danger que nous imaginions avoir couru) à toi, et à moi-même. Dites-lui, monsieur, ajouta-t-il, en parlant au prêtre, dites-lui que la déclaration qu'il me fait faire me

délivre des terreurs qui m'ont environné depuis ce moment, et qui m'ont toujours fait trembler à toute heure pour les jours de mon père ; mais elle ne suffit pas, il faut qu'elle soit écrite et revêtue des formes nécessaires, pour m'autoriser à rompre les nœuds qu'on m'a contraint à former malgré ma famille et malgré moi. Je suppose son repentir sincère, et j'ai droit, peut-être, à en exiger cette dernière preuve. Le prêtre, déclarant que c'était aussi la volonté de don Alvar, se retira, et Mathilde en pleurs, se jetant presqu'aux genoux de don Alphonse : « O mon frère ! s'écria-t-elle, que de maux sont venus de moi ! —Ma sœur, dit-il tendrement, en la replaçant sur le siége qu'elle avait quitté, oublions-les dans le sein de l'amitié. Quel homme est sans faiblesse, et qui osera condamner celle qui a tant souffert des siennes ? » M. Delon était consterné de la part qu'il avait prise à un complot odieux. Jusqu'au moment où la révélation d'Elvire lui avait appris que

Sylvio était fils de Mathilde, il avait cru qu'Alphonse était le séducteur de Charlotte, et comme il avait fait tous ses efforts pour la réparation désirée, sa conscience alarmée lui reprochait presque tous les maux de la famille. Alphonse le rassura pleinement par les douces étreintes de l'amitié ; Mathilde se calma. Alphonse vit un moyen de recouvrer sa liberté ; il lui était permis de penser que la mort prochaine d'Alvar allait rendre la sienne à une sœur chérie : le bonheur semblait renaître, et un doux sommeil vint achever cette journée si remplie d'événemens inattendus.

CHAPITRE XXVIII.

RÉVÉLATIONS IMPORTANTES.

C'ÉTAIT dans une belle après-midi d'automne, don Vincent était dans un salon élevé duquel on découvrait une partie du lac de Genève; il tenait un livre qu'il ne lisait pas, et contemplait d'un œil satisfait Mélania qui travaillait auprès du balcon; Béatrix disant son chapelet sur le balcon même, s'impatientait dévotement contre le jeune Sylvio qui voulait le lui dérober. Clémentine était assise sur un tabouret aux pieds de la marquise qui lui apprenait à broder. Clémentine, dites-vous; et que faisait Clémentine à Genève? Ah! ce qu'elle y faisait, le voici. M. Severn avait tenu sa parole, il avait ramené don Vincent dans le sein de sa famille; Clémentine avait

exprimé le désir de les accompagner, et nul n'avait pu résister aux graces de son âge, ni à la sensibilité de son accent ; elle était donc auprès de Mélania, tandis que son père faisait des voyages pour ses affaires ; il était à Bâle en ce moment. Don Vincent les yeux fixés sur des objets chers à son cœur et souriant à ses propres pensées, voyait sa tendre compagne l'observer en silence, et s'occuper à peine du joli babil de Clémentine. « Je me souviens, dit enfin le respectable père d'Alphonse, d'avoir vu, dans un jour à peu près pareil, un tableau presque semblable ; vous achéviez, ma chère, le meuble qui est là-haut ; Béatrix vous aidait ; mais alors Sylvio n'existait pas, et notre Mathilde tenait la place de l'intéressante fille de M. Sévern. » Au nom de Mathilde la marquise fixa sur son époux des yeux humides, et les baissa sur son ouvrage sans avoir la force de répondre. Après un moment de silence, je m'étonne, reprit don Vincent, que vous ne vous rap-

peliez pas la circonstance; Alphonse avait fait de la musique sur une romance composée par sa sœur, et il la chantait sur ce même balcon, en s'accompagnant de sa guitare. « En vérité, mon ami, répondit Mélania en laissant tomber quelques larmes, je ne sais pourquoi vous vous plaisez à rappeler de si tristes souvenirs : ah ! craignez-vous que celui de ma fille soit effacé de mon cœur ; que l'image d'un fils adoré ne me soit pas toujours présente ; que mes yeux fatigués de le chercher sans le trouver jamais ne donnent pas souvent des larmes à son absence. Si je les dérobe à la vue d'un père affligé comme moi ; croyez-vous que souvent elles ne coulent pas en secret, et que ma voix n'appelle pas, quoiqu'en vain, l'objet qui n'est plus, et celui que m'enlèvent encore des voyages interminables. Ah! mon ami, pour la première fois vous êtes cruel envers nous.... — Non, ma chère Mélania, répliqua don Vincent en se levant et serrant son épouse contre son sein ;

non, je ne suis pas cruel; ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque douceur à se rappeler des objets de tendresse et d'amour, et qu'en se livrant à quelques illusions, il semble que les absens aient repris leur place au sein de la famille ? — Juste ciel, appelez-vous absence la perte de Mathilde? — Ah! c'en est une sans doute puisque je la reverrai dans un meilleur monde; mais elle a disparu dans celui-ci..... — Mon ami, reprit-elle avec plus d'impétuosité, expliquez-vous, quelque malheur ne menace-t-il point mon Alphonse..... mon fils existe-t-il encore; encore une fois expliquez-vous.....? — Eh! ma chère Mélania, voyez donc si mes regards vous annoncent quelque chose de sinistre! Si mon fils était menacé, ne volerais-je point à sa défense? Si nous l'avions perdu, serais-je en état de l'annoncer? Non, votre cœur doit au contraire s'ouvrir à une joie nouvelle..... inconnue depuis long-tems. — Vive Dieu! s'écria Béatrix, en approchant plus vite que son âge ne semblait le permettre, vive Dieu,

de par monseigneur saint Jacques de Compostelle, de par la bienheureuse Notre-Dame de Lorette, et sur ma part du saint paradis, elle est retrouvée ; Jonas est sorti du ventre de la baleine, Ninive ne sera pas détruite ; la sainte trompette a sonné, les murailles de Jéricho sont tombées, et nous pouvons passer la mer Rouge à pied sec..... Dites, monsieur, dites..... dites, je la reverrai, et après une bonne confession, en m'approchant de la sainte table, je pourrai chanter dans la joie de mon cœur *Nunc dimittis*, mes yeux ont vu le Seigneur..... — Qu'y a-t-il donc, Béatrix ? tu deviens encore folle à ton ordinaire. — Oh ! que non, madame, je ne suis pas folle, ou tous les saints de là-haut le sont aussi, à qui Dieu fasse paix et miséricorde ainsi qu'à nous, pauvres pécheurs : vrai, comme je vous le dis, monsieur, j'ai vu cette nuit Dieu le père tout-puissant, dans toute sa gloire, avec son fils notre Seigneur Jésus-Christ à sa droite, et devant moi j'ai

vu défiler toute l'histoire de l'Apocalypse, et le bienheureux saint Jean Népomucène, qui tenait mademoiselle Mathilde dans ses bras, toute rayonnante de gloire, et qui me la montrait en triomphe au milieu de tous les animaux qui faisaient avec tous les archanges et les petits chérubins, le plus beau concert du monde. Je vous le dis, en vérité, elle était vivante tout comme vous, car je lui ai parlé..... Oui, oui, le Seigneur est ressuscité, les filles de Sion sont délivrées de la captivité, et Jérusalem va sortir de la poussière du désert .... Dites donc, monsieur; dites donc, pour l'amour de Dieu et les joies du paradis, depuis sept ans que je ne puis rien dire..... — Oh! Béatrix, répondit don Vincent, qui n'était pas fâché que le bavardage de la nourrice partageât l'attention de la marquise, ma chère Béatrix, tu pourras bientôt parler librement, et déjà ta langue n'est plus enchaînée. . . — Oh oui! sur le salut de mon ame, je le vois bien, les clefs du saint pa-

radis sont dans mes mains, mademoiselle Mathilde est retrouvée..... elle l'est, pas vrai, monsieur....? dites donc, monsieur, et que Dieu vous comble de ses saintes bénédictions dans cette vie et dans l'autre. — Que dis-tu, Béatrix? que voulez-vous dire, mon ami? quelle étrange supposition! Ah! parlez..... ma fille..... — Eh bien! ma chère, si nous avions été abusés, si Mathilde vivait..... si elle nous était rendue..... si nous n'avions plus qu'à pardonner..... Le pardon n'est-il pas dans le cœur d'un père? le sein maternel n'est-il pas ouvert à l'enfant soumis et repentant? — Ah! oui, mon ami; mais achevez donc enfin..... Mathilde..... — Eh bien! oui, Mathilde vit..... mais..... — Achevez, de grace..... — Elle est l'épouse de don Alvar. — L'épouse de don Alvar, reprit Mélania consternée; malheureuse fille!..... — Et Sylvio est leur fils et le nôtre.... — Sylvio est leur fils..... Ciel! et mon Alphonse.... — Nous fûmes abusés; il fut malheureux,

mais ses funestes liens seront rompus, et le même jour nous rend à la fois et Mathilde et Constance et le bonheur d'Alphonse, en même tems que don Alvar, touchant à son heure dernière, va délivrer ma fille d'un lien sous lequel elle gémit depuis sept ans. Il ne nous reste plus que notre consentement à donner à son mariage pour le rendre valide et la faire reparaître avec honneur ; mais il faut se hâter, car la mort d'Alvar est prochaine. — Ah ! mon ami, partons à l'instant..... Mais, où sont-ils?.... où sont mes enfans ? Mathilde, Alphonse..... où sont-ils ? — A Rome, ma chère, et vous ne pouvez vous exposer aux fatigues d'un tel voyage. Le respectable M. Delon les a essuyées ; il est arrivé hier, je l'ai vu ce matin ; c'est lui qui vient demander notre aveu au mariage de ma fille, et je vais partir avec lui. — Ah ! que je le voie, s'écria la marquise, que je serre contre mon sein cet homme vénérable, qui me rend mes enfans et le bonheur. » M. Delon

n'était pas éloigné ; il attendait dans le cabinet de don Vincent que sa compagne fût instruite. Béatrix courut le chercher, l'embrasser, pleurer et rire tout à la fois, et débiter son écriture sainte ; à peine la sensible Mélania put-elle mêler ses pleurs à ceux que répandait son vieil ami. Clémentine aussi versa de douces larmes, en apprenant que sa chère inconnue était en effet la sœur d'Alphonse ; et Sylvio, qui se souvenait à peine de son ancienne maman, demandait si la nouvelle l'aimerait autant que Mélania. Le bonheur domestique était enfin descendu dans la maison des Médina ; c'était le seul auquel leurs ames pussent être sensibles. L'amour conjugal n'avait cessé d'habiter avec les chefs de la famille ; ils avaient toujours goûté ce sentiment délicieux qui tient à la fois de la délicatesse infinie de l'amour et de la sublime élévation de l'amitié ; ce sentiment qui de deux existences séparées n'en forme qu'une seule,

tellement indivisible, que lorsqu'un des deux échappe à l'autre, ce n'est pas celui que la faux a moissonné qui cesse de vivre, c'est l'autre qui languit et meurt dans l'attente du dernier jour. Mais si don Vincent et sa femme avaient joui de ce genre de bonheur que beaucoup espèrent, que peu obtiennent, combien l'amour paternel avait souffert ! Combien de regrets et de larmes n'avait-il pas coûté ? combien avait été froissé ce sentiment qui, dans son dévouement absolu, emporte dans le cœur d'une mère l'oubli total de soi-même, le sacrifice complet de sa propre existence, devant lequel disparaissent tous les systèmes de la vie sociale et toutes les affections, hors celles qui viennent s'y attacher. Maintenant que tous les maux étaient réparés, qu'on se peigne la situation des deux époux, elle est encore de celles qu'on ne doit pas décrire. O nature ! quand tes jouissances parviennent à leur plus haut degré, les

langues et l'esprit peuvent-ils y atteindre ; a-t-on seulement assez d'une ame pour en savourer les délices!

Lorsque le calme qui cède aux agitations d'un grand événement se fut rétabli, M. Delon dévoila la trame ourdie contre Mathilde et Alphonse. A l'époque où la première disparut du sein de sa famille, Charlotte Léman se vit obligée de cacher les suites d'une séduction réelle, qui entraînait le déshonneur et la perte de M. Darran. Don Alvar n'ignorait pas l'état de cette malheureuse fille ; il savait que, pendant la maladie de la marquise, elle s'était fortement attachée à don Alphonse, et que cette passion s'était alliée avec le désir violent de l'entraîner dans un piége qui pût couvrir sa faute. M. Darran lui-même le désirait, et la conseillait dans ce dessein perfide. Le besoin qu'avait Alphonse de parler de Constance à quelqu'un que son souvenir ne pût affliger aussi sensiblement que ses parens, lui fit rechercher la société

de cette fille, qu'il jugeait capable de compatir à ses peines. De là, leurs promenades solitaires, les fréquentes visites d'Alphonse, et cette sorte de familiarité fraternelle introduite entr'eux ; de là, ces billets qu'Alphonse écrivait lorsqu'il ne pouvait voir Charlotte et ces épanchemens qu'on sut interpréter avec art. Mais Alphonse n'avait jamais eu la pensée de violer la confiance apparente de cette famille, ni la chaste amitié qu'il avait pour cette personne. Charlotte se désespérait de ne pouvoir inspirer ni désirs, ni sentimens. Celui de la honte l'accablait, celui de la crainte dévorait M. Darran ; il avait projeté de la faire passer en France sous différens prétextes ; mais il craignait que la famille ne demandât la réparation qu'on exigea d'Alphonse. Don Alvar fit changer ce plan, et fit adopter celui qui s'accordait avec son intérêt et sa propre vengeance. On croyait que les deux enfans devaient naître en même tems, et don Alvar qui n'avait pas l'intention de

se charger de celui de Mathilde, donna assez d'argent à la famille, pour l'engager à substituer le sien à celui de Charlotte, non que la tendresse paternelle l'engageât à faire un sort à ce premier gage de l'amour de Mathilde, mais par un rafinement de vengeance qui lui faisait trouver des douceurs à placer sous la protection d'Alphonse, un être qui semblait lui être odieux. Peu importait à la coupable Charlotte de sacrifier son propre enfant, pourvu que sa honte fût réparée et son ambition satisfaite ; obtenir un rang dans la société, une aisance inespérée, se venger de l'homme qui n'avait pas démêlé le but de ses avances ; désespérant de s'en faire aimer, l'enlever à celle qui le rendait insensible, c'étaient de grands biens pour une femme corrompue. Elle savait, cependant, que don Alvar ne prétendait point donner son nom à Mathilde, et M. Darran consentit lui-même à perdre cette fille infortunée, parce que son intérêt exigeait qu'il servît don Alvar,

et qu'il obéît à celui qu'il croyait maître de son secret. Ils concertèrent ensemble l'imposture du prétendu trépas de Mathilde, que le fils de Georges Léman vint débiter. Ils savaient qu'une fois sortie de la maison paternelle, jamais elle n'y reparaîtrait sans état et sans nom. Le seul parti qu'elle pût adopter, si don Alvar l'abandonnait, était de s'ensevelir dans un cloître éloigné, d'y vivre et d'y mourir inconnue au monde entier. Ils espéraient donc, avec quelque fondement, que tout serait couvert d'un mystère, que l'œil même de Mathilde ne pourrait pénétrer, lorsqu'apprenant la mort de son enfant, elle n'aurait plus aucun intérêt à jeter des regards sur sa famille.

Le fils de Charlotte parut le premier à Sallenches, où la mère, surprise par les douleurs, était trop près de Genève pour que sa faute y pût être long-tems ignorée. Si son fils avait vécu, peut-être eût-il été placé dans la famille de Médina, mais il mourut presqu'en naissant, et jusqu'aux

couches de Mathilde, les coupables demeurèrent dans une anxiété dévorante. Enfin Sylvio vit le jour, et don Alvar le leur remit avec la lettre qu'on trouva déposée dans le berceau : alors toute la perfidie fut conduite par le conseiller, qui fut aidé par le confident intime de don Alvar, qui n'alla retrouver son maître qu'après s'être assuré que l'enfant était remis au sein de ses propres parens. C'était lui qui faisait le rôle de la figure blanche, et entourée de flammes ; c'était lui qui avait perdu dans les souterrains ce mouchoir dont la marque était inconnue ; ce fut encore lui qui figura dans la caverne parmi les prétendus émissaires du saint office ; d'après la résistance de la famille Médina, on crut devoir employer ces moyens violens de déterminer le père et le fils, et peut-être s'ils n'avaient pas consenti, leur vie dans ce moment n'était pas en sûreté. Ce fut encore Francisco qui, rapportant à Mathilde la fausse nouvelle de la mort de son fils, apprit à

don Alvar que sa vengeance était complète ; et que don Alphonse, séparé de Constance pour jamais, était engagé dans des liens odieux. Mathilde, étrangère à tous ces complots, et au bruit répandu de sa propre mort, ne pût s'opposer au malheur de son frère. Charlotte et sa famille n'eurent aucune part à la scène bizarre des inquisiteurs ; on aurait craint leur indiscrétion, et leur étonnement ne fut pas joué lorsqu'Alphonse vint annoncer à cette femme qu'il allait enfin l'épouser.

Elvire n'avait pas vu, sans de légers soupçons les inquiétudes de Mathilde, et le singulier caprice qui lui avait fait rechercher, ou plutôt admettre Charlotte dans son intimité ; elle soupçonnait cette fille de favoriser la correspondance de sa maîtresse avec don Alvar ; elle avait conçu quelques idées de sa présence en Suisse ; celle de l'état de Mathilde s'était même vaguement présentée à son esprit, et quelques regards, quelques mots hasardés, faisaient redouter

à la fugitive des conjectures que son absence ne pouvait que justifier, et qui pouvaient être révélées à la famille. Il fut facile à don Alvar de se fonder sur ces craintes pour précipiter son passage en Italie: Mathilde ne fut que trop prompte à s'alarmer sur l'attachement d'Elvire. Don Alvar croyait que la nouvelle de la mort de sa maîtresse devait lui imposer silence; mais lorsque tout à coup il la vit paraître à la descente des monts; lorsqu'il vit un témoin redoutable pénétrer le mystère dont il avait entouré ses actes ténébreux; lorsqu'il se vit arracher, pour ainsi dire, et Mathilde et sa vengeance, et peut-être la vie, l'effroi s'empara de son ame éperdue, la fureur lui succéda, il ne balança pas à sacrifier cette dernière victime, et crut ensevelir ses secrets en rougissant la terre de ce sang innocent. Mathilde demeura dans l'ignorance du sort de sa famille, et le sien fut accompli.

Après la scène du bal, don Alvar se trouva embarrassé de la garde pénible d'une

femme dont l'amour n'existait plus, qui ne pouvait que le haïr, et qui opposait une résistance inébranlable à cette vie licencieuse sur laquelle il avait tenté de l'éblouir par des sophismes accrédités parmi les esprits insociables et les ames flétries. N'ayant aucun pouvoir sur elle, gêné dans le cours inaltérable de ses actions vicieuses, il avait résolu de la conduire en Allemagne, et de la renfermer dans un monastère obscur où la certitude d'être pour sa famille un objet d'horreur, la tiendrait éternellement captive. Si les principes sévères de Mathilde avaient été une fois insuffisans contre les prestiges adroits que présente un objet aimé, il n'est pas moins vrai que la vertu ne l'avait point abandonnée toute entière; qu'en fuyant sa famille, elle avait obéi aux préjugés de sa nation, accrus par l'habileté du ravisseur, qui lui faisait regarder sa mort comme inévitable, si elle révélait sa faute avant d'en avoir obtenu la réparation; qu'elle avait cru suivre son époux,

et qu'elle se croyait liée par des devoirs sacrés, lors même qu'elle le regardait enfin comme indigne de son estime. Lorsque don Alvar eut dévoilé sa perfidie et qu'elle crût à son déshonneur comme il y croyait lui-même, don Alvar perdit tout espoir de repos avec elle, et ne prévit plus qu'ennui et dégoût dans ses communications journalières ; mais, par un caprice ordinaire aux esprits violens, don Alphonse ne la lui eut pas plutôt enlevée, qu'imaginant qu'elle lui était parfaitement connue, il crut qu'elle lui était ravie pour toujours ; alors irrité par la résistance autant que par sa blessure, sa passion se ralluma avec plus de force que jamais ; son amour devint un amour éperdu ; il voulut, à quelque prix que ce pût être, l'arracher à sa famille, et se soumettant au seul moyen qui lui restât de la réclamer, il publia qu'elle était son épouse, bien résolu à lui donner ce titre aussitôt que la maison de Médina y consentirait. Il lui restait cependant quelque

doute, né du bruit qui avait circulé que la personne délivrée par Alphonse avait disparu dans l'ombre de la nuit. C'est pour cela que même aux yeux de la famille, il ne voulut jamais s'expliquer ouvertement. Si Mathilde, séparée de son libérateur à l'instant même, lui était en effet demeurée inconnue, il espérait que ses propres recherches la lui feraient retrouver en Italie, d'où elle n'avait pu s'éloigner, dénuée de fortune et d'amis; alors il pourrait s'en ressaisir de nouveau, et la contraindre à vivre pour lui. Dans l'autre supposition, il ne doutait pas que ses persécutions envers sa famille ne la forçassent enfin à consentir à son mariage, et que l'enlèvement de l'enfant dont il finirait par déclarer l'état, n'engageassent puissamment Alphonse à lui donner sa sœur pour se délivrer de sa femme. Une ame plus rafinée encore dans le crime, puisque c'était l'ame d'un fanatique avide et ambitieux, pensa rompre tous les élémens que le hasard rassemblait.

pour le salut de Mathilde. Le prieur des dominicains, transféré dans un autre couvent par ordre de ses supérieurs, après l'affaire de Namur, échappa de cette nouvelle prison, et passant en Italie, suivit les traces de don Alvar, et parvint à l'empoisonner de ses conseils.

Ce fut après l'enlèvement de Sylvio que cet homme rejoignit don Alvar; dénué de tout moyen d'existence, accoutumé à la mollesse et à l'oisiveté, il n'avait pas la force de se livrer au travail, et quoique dans la vigueur de l'âge et d'une santé florissante, l'intrigue convenait mieux à ses penchans et à ses habitudes. Il fut étonné de trouver dans un cœur aussi corrompu, une passion véhémente pour Mathilde, et un désir immodéré de se rendre maître du bien qu'il avait perdu, même par le sacrifice de ses idées de liberté indéfinie. Il n'entrait pas dans les principes du moine de donner à la sœur d'Alphonse la satisfaction qu'elle avait droit d'exiger; le désir de

la vengeance fermentait dans son sein : exagérer au contraire la haine de don Alvar, perdre Mathilde et son fils, faire assassiner, s'il le pouvait, tous les Médina, c'étaient des jouissances dignes de l'esprit du religieux offensé. Il se chargea des recherches à faire pour recouvrer Mathilde, et parvint à forger, avec quelqu'apparence, la fable de sa mort arrivée à Gènes, où il supposa que son frère l'avait conduite et abandonnée. Comme en même tems, il fallait aussi s'assurer une subsistance, et fournir un aliment à l'esprit de domination monastique, il fit venir cette fille de Nuremberg, la cacha dans les montagnes, lui fit mener en apparence une vie solitaire et sans reproche, et se réserva de lui faire épouser don Alvar, quand il l'aurait convaincu de la mort de Mathilde, afin de demeurer maître de la femme et des biens ; et de vivre au sein du luxe et de l'abondance. Don Alvar crut à la mort de Mathilde ; il crut à la froide et basse vengeance d'un frère

tel qu'Alphonse ; frémissant de courroux, livré aux mouvemens les plus tumultueux, le désespoir s'empara de son ame, son corps affaibli ne résista point aux accès d'une fureur impuissante : depuis long-tems privé de nouvelles de son fils, il soupçonnait que son confident, son valet de chambre, aussi corrompu que lui, trahissait sa confiance, et tout à coup il apprit que cet enfant, presqu'abandonné par cet agent, venait d'être retrouvé par sa famille. Le moine alors trouva moyen d'exaspérer de nouveau sa colère, et l'arrivée de don Juan leur fournit une occasion de perdre ou lui, ou don Alphonse, qui ne manquerait de venir au secours de son ami. Les remettre aux mains de la féroce inquisition, était un projet digne d'un enfant de saint Dominique, et l'on ne sait pas jusqu'à quel point don Alvar entra dans de si horribles vues. Mais en même tems, le retour de l'enfant dans sa famille, quelques bruits vagues semés sur l'existence de

Mathilde, la réunion de don Juan et d'Alphonse, tout engagea le prieur à presser le mariage de don Alvar avec sa protégée, et don Alvar y consentit sans doute aux conditions que la mort de Mathilde serait vengée sur son frère innocent. Mais le hasard déconcerte souvent les projets des ames perverses ; ils ne peuvent les concevoir et les exécuter que dans l'ombre ; ils ne peuvent en saisir toutes les branches, ne peuvent recourir ni aux conseils ni à l'appui de personne, ne peuvent se servir que d'hommes lâches qui fuient à l'apparence du danger : ce que l'on n'ose avouer est toujours mal combiné ; cette chaîne mystérieuse se brise en quelque point qu'on n'aperçoit pas, ou qu'on n'ose réparer, tout vient à manquer sans que l'obscur inventeur de la trame ait pu s'y attendre, et sans qu'il espère que nul homme, non pas même aussi méchant que lui, lui offre une main secourable.

Le poste dans lequel parut don Alphonse, la délivrance de don Juan, la protection du

souverain, achevèrent d'anéantir le peu de forces physiques et morales qui restaient à don Alvar ; il succomba sous le poids des revers, réunis aux funestes et inévitables effets d'une vie licencieuse, et l'apparition inattendue de Mathilde détruisit toutes les espérances du prieur des dominicains. Celui-ci fut convaincu d'avoir voulu assassiner Alphonse aux portes du palais Gandolphe ; on ignora dans quel couvent le pape fixa sa réclusion perpétuelle, mais on sut qu'il avait été tiré des prisons, et transféré de nuit hors des murs de Rome.

Il avait cependant fallu la présence de M. Delon pour assurer l'état de Mathilde. Qu'on ne prétende point attribuer à des causes impénétrables ce rassemblement de circonstances favorables ; M. Delon avait été dépositaire des secrets de l'infortunée Elvire ; elle avait déclaré aux ministres des deux religions que, suivant toutes les apparences, Sylvio était fils de Mathilde et d'Alvar. Emportée par son zèle, elle avait,

dans sa marche inconsidérée, pénétré jusqu'au lieu qui avait vu naître l'enfant; la manière dont on lui avait dépeint les acteurs de la scène, ne lui avait pas laissé de doute; elle avait suivi la trace, et la vue d'Alvar et de Mathilde fuyant ensemble, avait absolument arraché le voile. Immolée à la témérité de s'opposer seule, faible et sans défense, aux entreprises d'un coupable armé de la force, elle éprouva qu'une main criminelle ne porte pas toujours des coups assurés; elle eut le tems de confier à M. Delon le secret auquel tenait le sort de l'enfant et de la mère; elle ne se croyait pas même parfaitement certaine de la mort de Mathilde, quoiqu'elle l'eût vu tomber près d'elle, et qu'elle eût cru recevoir ses derniers embrassemens. L'idée qu'elle avait pu se relever comme elle, l'engagea donc à ne rien taire, ni de ses pressentimens lorsqu'on avait annoncé la mort de Mathilde, ni de ceux qu'avait renouvelés la vue de l'enfant, et qui avaient forcé sa fuite et

son voyage, ni surtout le papier important dont le curé de Domo d'Osula l'avait rendue maîtresse. Le curé d'Evian et M. Delon ne croyaient pas positivement à la mort de Mathilde, mais où porter des recherches ? et dans l'incertitude de la retrouver, pourquoi inquiéter la famille, et précipiter les démarches d'un jeune homme que tant de raisons auraient porté à suivre les traces de sa sœur. La moindre imprudence pouvait irriter don Alvar, et la manière dont il avait sacrifié la malheureuse Elvire ne devait-elle pas leur faire craindre pour Mathilde un second acte de férocité ? A tout événement, le jeune Sylvio, petit-fils des Médina, avait dans sa propre famille un état et un nom ; il ne dérobait rien à aucun héritier ; il n'usurpait ni les soins, ni la tendresse de ses véritables parens ; le parti d'attendre des éclaircissemens du tems et des circonstances était donc le plus sage. Quant à Béatrix, outre que toutes les superstitions dont sa tête était remplie, en-

chaînaient sa langue, par la promesse faite à Elvire mourante, sur le salut de son ame, on sent bien qu'elle croyait à la mort de Mathilde. Son imagination échauffée la lui avait présentée tant de fois en songe, et même éveillée, qu'elle ne doutait pas plus de son trépas que de son existence à elle-même. Lorsque M. Delon apprit qu'Alphonse avait, en exposant sa vie, arraché des mains de don Alvar une femme à laquelle celui-ci prenait un vif intérêt, lorsqu'il la lui vit redemander en termes ambigus pour la famille, mais très-clairs pour lui et le curé d'Evian, lorsque ces deux ministres virent enlever Sylvio des bras de madame de Médina, et par don Alvar, qui osait s'avouer l'auteur de ce rapt, ils ne doutèrent nullement qu'Alphonse, armé sans le savoir, pour la délivrance de sa sœur, ne l'eût en effet soustraite elle-même au pouvoir de son ravisseur. Mais dans sa fuite et dans la retraite profonde qui la dérobait aux yeux de son mari, ils voyaient un

étrange mystère. Mathilde était mariée, ils en avaient la preuve dans les mains; Mathilde était mère, ils n'osaient la soupçonner du crime d'avoir placé son fils dans les bras de son frère ; leurs secrètes informations leur avaient appris que Charlotte avait perdu l'enfant qu'elle avait mis au monde, et qu'un autre lui avait été apporté avec beaucoup de mystère, mais ils n'osaient accuser que don Alvar et Charlotte de ce complot. Cependant Mathilde fuyait don Alvar ; cependant elle ne daignait pas s'informer de l'existence de son fils. Ils avaient recueilli des déclarations d'Elvire, que peut-être privée de l'acte de son mariage, elle se croyait hors d'état de le prouver : dans toutes les suppositions possibles, il fallait retrouver Mathilde, et l'engager à se faire reconnaître, et à délivrer don Alphonse du joug sous lequel il gémissait. Alors M. Delon prit le parti de tout dévoiler à don Juan, dont la jeunesse et l'activité lui promettaient des recherches plus promptes.

Don Juan partit pour l'Italie ; il y fut arrêté : Alphonse et don Vincent ne balancèrent pas à voler vers lui, et M. Delon résolut en même tems de les accompagner, et de se servir contre Alvar lui-même des armes qu'il avait entre les mains. Le rassemblement de toutes ces personnes en Italie n'était donc pas un effet du hasard, il était dans le genre des secrets qui leur étaient confiés, et des sentimens qui les animaient. Dans l'ordre de la société, comme dans celui de la nature, il existe une chaîne d'événemens qui naissent de nos passions, de nos affections, et de leur opposition avec celles des hommes à qui nos intérêts sont liés. Ne perdons pas de vue cette constante vérité, et n'admettons pas pour moteur de ce qui nous arrive, le hasard qui jeterait nos esprits dans le vague d'une triste incertitude, et ne manquerait pas d'éteindre en nous l'esprit d'observation, d'où naît la prévoyance, qualité indispensable dans l'usage de la vie.

Quant aux parens d'Alphonse, et Alphonse lui-même, ils étaient si convaincus de la mort de Mathilde, que rien ne pouvait les rappeler à l'idée de son existence. L'offense que don Alvar avait reçue du jeune homme, justifiait à leurs yeux les persécutions qu'il leur faisait éprouver; ils en trouvaient l'explication dans son caractère implacable, et dans les refus dont il avait été l'objet. Lorsqu'ils furent informés de toute la suite de ces aventures, ils se rappelèrent différentes circonstances qui auraient dû les éclairer, surtout les folies superstitieuses de Béatrix, dont le caractère indiscret ne pouvant être maîtrisé que par la crainte de l'enfer, avait été mille fois prêt à rompre même cette digue redoutable. Le bandeau levé de dessus leurs yeux, ils ne concevaient plus comment ils ne l'avaient pas maintes fois arraché; mais enfin, il l'était au moment où leurs malheurs allaient finir, les causes en étaient épuisées. M. Delon n'avait pas oublié Al-

phonse ; il avait eu à la cour de Rome une conférence avec le pontife, et il avait écrit au marquis de Florello, pour obtenir le consentement de Charlotte à la cassation de son mariage, en lui offrant, au nom d'Alphonse, un sort assez avantageux pour vivre indépendante dans le lieu qu'elle voudrait choisir. Un reste d'humanité et de respect de lui-même, dictait à don Alphonse cette conduite généreuse et noble ; car, si Charlotte avait osé courir les risques d'un procès, il s'ensuivait pour elle un déshonneur public et un état misérable. On supposait qu'elle préférerait le parti le plus prudent, et M. Delon espérait beaucoup du despotisme de l'ambassadeur d'Espagne sur une femme sans caractère, et déjà couverte, à ses yeux, d'une honte qui la dépouille de tous ses droits sur le cœur et l'esprit des hommes.

CHAPITRE XXIX.

FIN D'UN COUPABLE.

TANDIS que M. Delon pressait son départ, craignant la fin prochaine de don Alvar, tout l'art des médecins assemblés autour de lui, se bornait désormais à l'empêcher de mourir. On admirait la conduite de Mathilde, également éloignée de cette indifférence qui aurait blessé les mœurs publiques, et de cette affectation que ne pouvaient exiger les mœurs privées. La décence de son maintien, et son attention à veiller sur tous les soins que prescrivait l'humanité, lui attiraient le respect de tous ceux qui l'approchaient. Elle ne quittait pas l'appartement de son mari; don Juan était assidu près d'elle; et souvent, par déférence pour ses désirs, il aurait voulu engager don Alphonse à le suivre;

mais, un jour qu'il l'en pressait avec un peu de chaleur : « Non, lui dit son ami, je ne puis chercher don Alvar, sa vue m'est odieuse, et je ne cherche point à vaincre le sentiment qui me porte à l'éviter. Don Alvar ne fait plus de mal, j'en conviens, mais c'est parce qu'il ne peut plus en faire, parce que ses forces morales sont épuisées, et que toute faculté agissante est morte en lui. Je crois bien aux remords qui tourmentent un criminel. Le remords est un bourreau qu'on ne fléchit point ; mais, quand je croirais, qu'accessible à la terreur par excès de faiblesse et d'anéantissement, il pût éprouver quelques regrets, que me font à moi ces regrets tardifs qui ne peuvent être utiles qu'à lui seul ? N'y a-t-il pas dix ans que, séduite par ses artifices, ma sœur traîne dans les pleurs une vie en proie aux soucis dévorans ! qu'élevée pour faire la joie et l'ornement de sa famille, elle en a fait le malheur. Les premiers complots ourdis contre mon père, don

Alvar n'y a-t-il pas trempé ? N'a-t-il pas voulu porter la douleur et la mort dans le sein de ma mère ? ne lui dois-je pas sept ans de malheurs ! Constance sept ans d'ennuis ! Cet enfant innocent, son propre fils, le fils de ma sœur, à quel hasard doit-il la conservation de son être ? à un rafinement d'outrage et de barbarie envers moi. Quand il lui a plu de s'en rendre maître, et que la mort prétendue de Mathilde le lui rendait un instrument inutile, ne l'a-t-il pas abandonné aux soins d'un valet corrompu ? et si Pédro ne l'eût retrouvé, n'aurait-il pas fini, sans parens et sans appui, par tomber dans la misère et l'oubli ? Peut-être vicieux, et criminel enfin, le fils de ma sœur aurait péri de la mort des scélérats ! Oublierai-je cette fille malheureuse, moissonnée à la fleur de son âge, expirant dans mes bras, parce qu'elle aimait ma famille, et que portant un cœur sensible et vertueux, elle ignorait jusqu'où pouvait emporter la fureur du crime ? Oublierai-je la scène atroce

des brigands, et les terreurs dont nous avons été frappés durant sept ans ? Et Mathilde parle de son repentir ! en vérité, cette scène effroyable, et les malheurs de ma famille ne sont-ils pas dignement réparés par un regret de don Alvar, fût-il sincère ! Assurément, je n'irai point, imitant sa démence criminelle, exercer une basse vengeance sur un corps desséché, sur un esprit énervé ; je lui pardonne, puisque cela peut tranquilliser sa conscience, il n'entendra de moi ni plaintes, ni reproches, mais je ne le verrai point. »

Don Juan voulut insister, et convaincre son ami ; il lui représenta que le repentir d'un coupable était un dernier hommage à la vertu ; que c'était le seul moyen qui lui restait de réparer ses fautes puisqu'enfin nul ne pouvait effacer ce qui avait été commis. « Non, mon ami, reprit Alphonse, non, je réserve ma présence auprès d'un lit funèbre à celui qui a honoré l'humanité, non à celui qui l'a désolée. Faites-moi

contempler une épouse qui va languir séparée de celui qui fit les délices de sa vie; montrez-moi son œil éteint, fixé sur le tombeau qui renferme plus de la moitié de son être, appeler impatiemment le jour qui doit l'y renfermer elle-même ; faites-moi voir une mère immobile et muette, fixant les restes inanimés d'un fils, courbée vers la terre, baissant pesamment les yeux que cette main devait fermer, et abandonnant enfin la vie avec le seul espoir qui l'y retenait encore ; des enfans appelant à grands cris leur exemple et leur guide, jeter de tristes et douloureux regards sur la carrière où ils ne trouveront plus ses conseils et son infatigable tendresse; un frère qui ne retrouvera plus sur le théâtre du monde l'ami qui lui fut donné par la nature ; un ami qui perd le confident de ses peines, le compagnon de ses plaisirs. O don Juan! faites-moi voir ce spectacle, et je joindrai d'abondantes larmes à celles que je verrai couler ; je m'efforcerai même d'en faire ré-

pandre à des yeux desséchés, afin de conserver à l'humanité gémissante, des êtres qui savent honorer la vertu qui n'est plus. »

Don Juan sentit couler ses pleurs à ce tableau si différent de la fin d'un homme chargé des reproches de tous ceux qui avaient eu quelques relations avec lui sans en excepter un seul être; il sentit que Mathilde s'était imposé des devoirs dont elle seule devait supporter tout le poids : ramené par son ami à l'inflexible vérité, il en éprouva l'empire, et conçut que la pitié seule avait pu l'obscurcir un moment à ses yeux.

M. Delon arriva enfin; il porta dans l'ame de Mathilde une joie inconnue depuis long-tems; elle sentit le prix de l'indulgence de ses parens, des marques de leur amour, de cet amour aussi nécessaire que l'existence à des enfans bien nés, et qui devient bien plus cher encore quand on croit l'avoir perdu sans retour. Ses larmes coulèrent en abondance, mais elles n'étaient

plus amères, une nouvelle vie circulait dans ses veines avec la certitude du vrai bonheur ; elle devenait une seconde fois fille et sœur, elle était épouse et mère ; elle se sentait la force de ressaisir son rang dans la société, et d'y effacer ses torts par une conduite à l'abri de tout reproche ; elle recommençait une nouvelle carrière, et se promettait de la parcourir avec honneur. C'était à ses parens qu'elle devait le sentiment actuel de sa dignité, sentiment qui ne s'efface pas impunément de l'ame d'une femme, et que l'infortunée avait perdu lorsqu'elle avait abandonné ses protecteurs, ou plutôt dès qu'elle avait cessé de les prendre pour guide. Le mariage fut ratifié, publiquement reconnu ; Sylvio rentra dans ses véritables droits, d'autant plus facilement que Charlotte Léman avait donné son consentement à tout ce qu'on avait exigé, fait un aveu juridique de ses manœuvres, et accepté les offres de la famille de Médina. Le père et les frères de

cette femme n'avaient pas plutôt appris que Mathilde était vivante et qu'elle était l'épouse de don Alvar, qu'ils avaient abandonné le Chablais, et l'on ignorait absolument leur séjour. La république de Genève avait ôté à M. Darran les emplois dont il était indigne, et Alphonse avait été délivré de ses liens sous le rite de la religion protestante, comme il le fut à Rome par l'autorité du pontife et les soins de l'ambassadeur d'Espagne. Don Alvar, libre et maître de lui-même, n'avait pas besoin du consentement de sa famille pour reconnaître sa femme et son fils; Mathilde prit donc alors le nom de Bianchi, et la cour de Rome lui rendit, à ce titre, des honneurs assez brillans pour effacer aux yeux du vulgaire, l'impression de ses fautes et de ses malheurs. Don Alvar avait encore quelques biens; il en institua son épouse héritière, afin, disait-il, qu'elle eût de quoi soutenir son rang, forcer ses parens à la reconnaître, et à laisser à son fils les restes

de leur fortune. Tant que cet homme conservait un souffle d'existence, son cœur ne pouvait être ému que par l'ambition et la vanité. Aucun sentiment généreux n'avait dicté ses dernières dispositions; tant qu'un reste de vigueur soutint ses esprits défaillans, il recommanda qu'on conduisit son fils en Espagne, et qu'on le revêtît des titres dont il lui laissait *le noble héritage;* il ne songea pas à réparer ses torts envers plusieurs familles déshonorées par lui: déclamant contre les médecins dont l'art ne pouvait lui rendre la vie, il semblait la regretter amèrement, mais il ne gémissait pas sur l'emploi qu'il en avait fait; il parut même beaucoup moins attaché à Mathilde, à mesure que ses forces s'affaiblissaient, et enfin il tomba dans une insensibilité absolue, et termina sa carrière sans envisager la mort. Mathilde, avec cette élévation de sentimens qu'elle avait puisée dans le sein de sa famille, ne voulant pas laisser la mémoire de son mari et du père de Sylvio,

flétrie par de justes reproches, assura un sort à cette fille de Nuremberg, séduite comme elle, quoique peut-être plus facilement ; elle ne négligea même aucune des victimes des désordres de son mari dont le nom parvint à sa connaissance, et se préparant à quitter l'Italie, elle y laissa une idée avantageuse de son caractère et de la modération avec laquelle elle avait su jouir d'un triomphe bien chèrement acheté.

Libre de toute inquiétude, délivré d'un poids insupportable, réuni à une sœur désormais digne de toute son amitié, le cœur du sensible Alphonse volait vers d'autres climats ; son premier amour avait repris toute sa puissance, ou plutôt il s'y livrait avec tous les charmes d'un brillant espoir. Mais sa mission était finie au gré de l'ambassadeur d'Espagne, il fallait en aller rendre compte à Paris. Mathilde allait rejoindre ses parens à Genève avec don Juan et M. Delon ; et Alphonse, lié par des devoirs importans, ne pouvait rassasier son

cœur de la vue d'une si douce réunion. Tandis qu'il lui était permis d'aller à Félisprée, non plus comme la première fois contempler de loin l'ombre fugitive de son amante, mais comme un amant, certain de sa conquête, marche à l'autel où il va prendre le nom d'époux, il lui fallait rendre compte de sa mission, et il prit en effet la route de France, résolu de ne pas perdre un instant pour remettre enfin une seconde fille dans les bras de don Vincent et de Mélania.

CHAPITRE XXX ET DERNIER.

ARRIVÉE; RÉUNION.

DON Vincent n'aurait pas abandonné à un autre le soin de ramener sa fille, s'il avait pu se promettre de soutenir la vue de don Alvar, s'il avait cru que le respect de lui-même lui permit de le tenter. Il apprit donc la mort de cet homme et le retour de Mathilde presqu'en même tems, et l'attendit à Genève, ne sachant pas précisément l'instant de son arrivée. Depuis quelques jours, dona Mélania, craignant pour Béatrix l'excès de la joie comme celui de la tristesse, lui avait dérobé une partie des soins qu'elle se donnait pour faire préparer un appartement à sa fille, et cela était d'autant plus facile, que la nourrice passait une partie de sa journée en prières, ou bien sur la route par où elle présumait que devait ar-

river sa chère Mathilde ; mais un jour quelque pressentiment étant venu l'agiter, ou quelqu'un lui ayant annoncé des voitures et des chevaux, elle courut dans la chambre des deux époux. « C'est ici, madame, que le prophète Elie a été enlevé dans le chariot de feu, revêtu d'une robe blanche comme la neige, mais il a laissé son manteau à son disciple Elisée, et les eaux se sont divisées à son commandement, et il a jeté du sel dans les eaux amères, et elles sont devenues douces comme la rosée, et ceux que ces eaux amères faisaient mourir, sont guéris par les eaux douces ; et toute l'armée de Juda s'est abreuvée dans les grands ruisseaux qui ont coulé dans le désert ; la pauvre vieille femme a rempli tous les vases d'huile, et a payé ses dettes avec une pinte qui lui restait. Naaman s'est plongé sept fois dans le Jourdain, et il est guéri, et le corps mort qu'on a jeté sur le tombeau d'Elisée, est ressuscité. Le roi Ezéchias est guéri par l'intercession d'Isaïe ; le vieux

Tobie a recouvré la vue; le saint ange Raphaël, l'un des sept qui sont toujours présens devant Dieu, a guidé les pas de son fils, et de mon jeune maître, le seigneur don Alphonse, et aussi du bon seigneur don Juan. Judith a tué Holopherne, elle a rapporté sa tête à Béthulie, et toute la Judée est sauvée. Alleluia! alleluia! » « Es-tu donc tout-à-fait folle, ma chère, lui dit Mélania? que signifie ton répertoire de la Bible? et à quel propos viens-tu nous le débiter ce matin? — Oh! pour l'amour de Dieu, ma chère maîtresse, ne rejetez point la parole du Seigneur: souvenez-vous que nous avons tous été comme le pauvre Job sur son fumier, que tout le monde pouvait insulter à notre maison, et qu'actuellement vous pouvez dire que vous êtes comme les enfans dans la fournaise; qu'il n'y a eu que vos liens de consumés, et que vous y avez trouvé un bain frais et fortifiant, et en oubliant tous nos saints patrons et les prophètes grands et petits, n'allez pas

faire comme le roi Nabuchodonosor qui, après le miracle des petits enfans, retomba dans ses impiétés, et fut encore changé en bête pendant sept ans. — Je suis loin de méconnaître ce que nous devons à la Providence, reprit Mélanie, je lui rends grâces ainsi que toi, mais dis-moi donc ce qui te fait parler ainsi? — Ah! ce qui me fait parler, madame, c'est la révélation. Oui, sainte Vierge Marie, la révélation toute pure; on ne me dit rien, on me cache tout ce qu'on prépare ici, je suis comme saint Jean dans l'île où cet empereur l'avait envoyé; mais Dieu m'a parlé comme à lui; j'ai vu les sept étoiles, les sept lampes, et les sept sceaux, et le trône avec la pierre de jaspe, et l'arc-en-ciel d'émeraude; j'ai entendu la trompette et le bruit des grandes eaux; la bête avec les sept têtes, les dix cornes et les dix diadèmes..... — Eh bien! — Eh bien, madame, elle est morte, cette bête; les sept anges l'ont tuée, et les sept plaies sont guéries. — Tu

perds la tête, ma chère Béatrix, s'écria don Vincent. — Non, non, monsieur, Babylone est détruite, tout est passé comme l'ombre ; j'ai vu les morts grands et petits, comparaître devant Dieu ; j'ai vu un ciel nouveau et une terre nouvelle ; j'ai vu la ville Sainte, la Jérusalem toute neuve, descendre du ciel comme une épouse parée pour son époux, et la gloire de Dieu qui l'éclaire, et l'agneau qui est la lampe, et l'arbre de vie qui est au milieu de nous, avec ses fruits pour tous les mois, et les feuilles qui sont là pour guérir les nations. » Don Vincent et Mélania considéraient Béatrix avec étonnement et avec frayeur ; ils lui croyaient réellement la tête désorganisée. « Ne voyez-vous pas, madame, dit-elle, que le petit séraphin est venu toucher les lèvres du saint prophète avec le charbon de feu, et qu'Isaïe vous annonce le retour de madame de Bianchi, et la résurrection du petit Joas ; ils vont arriver tous, j'en suis sûre..... Ils arrivent, ils arrivent ! s'écria-t-elle ; le tem-

ple de Salomon est ouvert..... le trône de David est rétabli, et Josué arrêtera le soleil pendant le cours de cette heureuse journée.

En effet, on entendit du bruit à la principale porte d'entrée ; des cris de joie annoncèrent un événement qu'on attendait depuis quelques jours. Don Vincent fut vivement ému, Mélania tremblante fut obligée de s'asseoir ; bientôt Mathilde fut aux pieds de ses parens, serrée dans leurs bras, arrosée de leurs larmes, tandis que les siennes coulaient dans leur sein. Don Juan alla chercher Sylvio ; il l'apporta et le plaça dans le groupe. « Voici, dit-il, le gage du pardon et de la réconciliation. » Avec quelle joie Mathilde en voyant son fils, se livra aux élans de la tendresse maternelle ! Combien cet enfant aimable, élevé par ses parens, fit palpiter son cœur ! quelles douces émotions ! quel tableau d'une entière félicité ! Les acteurs de cette scène touchante n'auraient peut-être pas voulu donner leurs malheurs passés, s'il avait fallu sacrifier

ce qu'ils éprouvaient de délicieux en ce moment. Don Juan et M. Delon jouissaient du fruit de leurs travaux ; leur active amitié tranquille et satisfaite, savourait à longs traits le bonheur de la famille, et cette famille reconnaissante les considérait comme les créateurs d'une nouvelle existence. Mathilde partagea bientôt ses caresses entre Béatrix et Lolotte ; elle retrouva la première armée de toute la sainte écriture, dont elle lui fit, comme à l'ordinaire, le fatras le plus incohérent et le plus bizarre ; il ne lui manquait alors que l'innocente Elvire, première cause du bonheur dont elle jouissait, et immolée aux efforts qu'elle avait faits pour le lui rendre. Combien son souvenir, plus frappant encore dans le sein de sa famille, où elle ne la retrouvait plus, lui coûta de larmes. Il lui semblait qu'elle venait de la perdre au même instant, et il fallut que don Vincent employât auprès d'elle l'ascendant d'une raison supérieure pour la consoler d'un malheur que rien ne pouvait réparer.

Bientôt occupée à effacer ses fautes par des bienfaits, elle observa dans Lolotte, une fille plus formée qu'elle ne l'avait laissée, mais toujours bonne, toujours naïve et ingénue, attachée à la famille de Médina comme à son propre père, et répétant souvent que M. Pédro était un homme comme on en voyait peu. Mathilde crut entendre ce langage; elle s'aperçut que depuis son retour, Pédro ne regardait pas Lolotte avec indifférence. La jeune fille avait élevé Sylvio, Pédro le lui avait rendu; elle s'informa si cette alliance serait approuvée de ses parens. Don Vincent et Mélania s'étonnèrent de n'y avoir pas pensé, et Mathilde réclama l'honneur de contribuer seule à la dot de Lolotte. Don Vincent se chargea de Pédro; Mélania voulut faire le trousseau de la jeune fille; et tous ces arrangemens étaient pris lorsque don Alphonse ayant rendu compte de sa mission, reçu les plus grands éloges de la part du roi d'Espagne, par la voix du marquis de Florello, dé-

pouilla promptement le caractère qu'on lui avait donné, repoussa toutes les offres que lui faisait l'ambassadeur, quitta Paris et se rendit chez madame R***, à qui don Vincent avait écrit, et chez laquelle il trouva Constance. Constance ne se retrancha point dans une fausse modestie, elle aimait, elle était aimée; elle embrassa son époux, lui promit sa foi, et partit avec joie pour confirmer ce don, sous la protection de don Vincent et de Mélania. Leur arrivée fut le complément du bonheur; depuis si longtems ces deux amans gémissaient sous le poids d'une infortune qu'ils avaient cru sans remède comme elle était sans mesure, que leur union ne fut pas difficile: Mélania ne retarda la félicité de son fils que le tems nécessaire pour faire des préparatifs; et un mois après l'arrivée à Genève, nos amans se rendirent dans le Chablais, où leur union fut bénie par le bon curé d'Evian, qui accomplit cette cérémonie avec plus de plaisir qu'il ne s'était au-

trefois prêté à l'hymen de Charlotte Léman.

Don Juan jouissait du bonheur de son ami, de celui de l'aimable Constance ; mais il n'était pas heureux ; Mathilde était sous ses yeux ; Mathilde guérie de toutes ses erreurs, se montrait si digne de respect et d'admiration ; favorisée par la nature de mille dons précieux, elle avait si bien appris à en faire usage, que les premiers mouvemens qui avaient agité le cœur de don Juan devenaient tous les jours plus vifs et plus impérieux. Mathilde avait pour lui la douce familiarité qu'elle avait avec son frère. Libre et enjouée en sa présence, ne songeant qu'à rendre à ses parens les soins qu'elle leur avait si long-tems dérobés ; toujours occupée de son frère et de son ami, ayant toujours à ses côtés l'aimable Clémentine et Sylvio ; don Juan ne voyait que trop qu'une semblable sérénité d'esprit et une parfaite égalité d'humeur ne pouvait faire présumer la moindre étincelle de ce sentiment qui absorbe une ame toute

entière. Il se sentait cependant entraîné vers elle, et n'osait lui faire un aveu. « Elle m'aime, se disait-il, comme elle aime Alphonse; aussi tranquille avec moi qu'avec lui, elle ne s'aperçoit point du désordre de mes sens; je tombe auprès d'elle dans une douce rêverie, elle ne cherche point à m'en tirer; elle me sait gré de mes attentions, de mes soins, mais ses regards ne s'attachent jamais sur les miens, et ne cherchent cependant point à les éviter. Il faut m'en éclaircir; je vaincrai sans doute une passion qui ne sera pas payée de cet entier retour, qui seul convient à une ame ardente et sensible, et cessant de la nourrir dans le secret et le silence, je veux lever tous les doutes et savoir ce que je dois craindre ou espérer. Il courut trouver Constance, lui ouvrit son cœur, et la pria de confier ses tourmens à Mathilde. « Je lui parlerai, » lui répondit l'épouse d'Alphouse. Mathilde, informée par sa belle-sœur, en présence de don Vincent et de Mélania, répondit

brièvement. « Je lui répondrai. » En effet, quelques jours après, ils se trouvèrent seuls dans le jardin, et don Juan, informé qu'elle ne refusait point de l'entendre, amena la conversation sur les objets les plus analogues à celui qui l'occupait. « Don Juan, lui dit-elle, je vous entends, et je vais vous parler avec une franchise digne de vous et de moi. Vous connaissez les erreurs dans lesquelles je suis tombée; peut-être rien ne me relève plus à mes propres yeux que de me convaincre qu'elles n'ont point altéré votre estime; mais comme don Juan n'est point un homme ordinaire, son épouse doit être aussi plus digne de lui que la veuve de don Alvar; elle doit être irréprochable comme lui : le monde doit respecter son caractère, ne point s'étonner des liens qu'il aura formés, et ne pas l'exposer à l'embarras de les justifier. Je puis être respectée, si par une conduite régulière, je sais honorer le nom qu'on m'a donné; je puis faire oublier des fautes sé-

vèrement punies par de longs malheurs ; rentrée sous les liens de la puissance paternelle, profitant de l'indulgence de mes parens, je puis encore être considérée comme fille de don Vincent et de dona Mélania. Epouse de don Juan, je ne jouirais plus d'aucun de ces avantages ; on me regarderait comme n'étant pas digne de lui, et le repos de l'un et de l'autre serait également perdu. Telles sont les règles de la société ; elles sont austères, mais respectables, et je ne m'en affranchirai point. Quant à votre bonheur, don Juan, je ne pourrais y suffire ; l'activité, la grandeur de votre ame, le feu généreux qui circule dans vos veines, demandent un cœur rempli d'un sentiment unique, d'un sentiment que vous seul ayez fait connaître ; il faut que le cœur qui se donnera au vôtre soit rempli tout entier de vos vertus, de vos qualités, de tout ce qui vous rend cher à tous ceux qui vous connaissent comme ma famille et ses amis. Que pourrai-je vous offrir ? un cœur usé par

une passion violente et malheureuse, qui ne demande qu'à se reposer dans le sein d'une paisible amitié. Jeune encore, don Juan, j'ai long-tems vécu ; je ne puis éprouver que des sentimens doux et tranquilles ; je vous aime à l'égal du frère généreux que vous m'avez conservé ; mais je ne puis vous offrir que de l'amitié ; à la vérité, c'est une amitié qui ne verrait aucun sacrifice qu'elle ne fût capable de faire pour le bienfaiteur de ma famille, le mien et celui de mon fils ; mais ce n'est pas là ce que doit apporter avec elle l'heureuse épouse de don Juan. Eh ! croyez, mon ami, croyez que je sens tout ce que j'ai perdu ; croyez qu'au fond de mon cœur je regrette un bien auquel je ne puis plus atteindre, et que je ne me dis qu'il eût été glorieux d'être la récompense de tant d'héroïsme et de tant d'amitié ! Mais je dois à mes parens, à mon frère, à ma sœur, de renfermer tous les sentimens qui me reportent souvent sur le passé ; je dois bénir la Providence du sort dont je

jouis, et ne pas empoisonner la satisfaction de ma famille par d'inutiles souvenirs, qui semblent effacés de l'esprit de tous ceux qui avaient tant à pardonner, et qui l'ont fait si généreusement. » Mathilde s'arrêta; elle n'avait jamais paru à don Juan aussi digne de respect et d'estime qu'en ce moment. Jamais elle n'avait semblé aussi supérieure à ses propres erreurs qu'à l'instant où elle les rappelait avec tant de dignité, dans l'occasion la plus importante de sa vie. Un homme ordinaire n'en aurait peut-être été que plus épris, mais aucune grandeur d'ame ne pouvait être étrangère à don Juan. Il sentit qu'en effet Mathilde avait placé la sienne dans son état de veuve, de fille et de mère; elle lui parut désormais un être dont ne devait approcher aucun autre désir que celui d'une réelle et constante amitié; il ne dut point lui demander, si jamais elle formerait un autre nœud, il savait bien qu'en refusant d'être son épouse, elle se refusait irrévocablement à tous les hommes.

« Je ne vous parlerai plus, lui dit-il, d'un sentiment qui désormais serait pour vous une offense ; tel est l'empire de la sagesse et de la raison dans la bouche d'une femme, qui contre tous nos vœux, elle sait encore les rendre aimables et chéris. Ah ! sans doute, je voudrais être aimé de Mathilde comme elle serait aimée de moi ! Et si cela n'est plus possible, je dois avouer que nous ne serions heureux ni l'un ni l'autre. » A ces mots, il se leva, et l'ayant saluée, il courut se renfermer dans son appartement. « Je ne puis désapprouver ma fille, lui dit don Vincent, qui alla le chercher et le consoler, et je sens trop que je ne puis plus vous nommer mon fils...—Mathilde, s'écria don Juan, est plus digne d'admiration après ses malheurs, que la femme la plus vertueuse. Je ne me plains pas d'elle ; je jure de ne lui parler jamais d'un amour que je puis encore étouffer ; penser à elle comme amante ou comme épouse, serait profaner son image, qui

vivra au fond de mon cœur, mais désormais comme celle d'une sœur adorée. Je dois pourtant la fuir pendant un tems ; et puisque l'ambassadeur d'Espagne invite Alphonse et Constance à le visiter à Paris, don Vincent me permettra de les y accompagner. La mort de mon père, qui me remet en possession des biens de ma famille, exige que je prenne avec le comte de Florello des arrangemens relatifs à cette succession, que je ne veux point aller recueillir moi-même, et que je prétends faire passer ici. — Vous avez raison, lui dit don Vincent, je vous approuve, et à votre retour, vous serez guéri d'une passion qu'autrefois j'avais vu naître avec transport, et qui, actuellement, me paraîtrait, comme à ma fille, un malheur dont nous gémirions de nouveau. » Don Juan se montra maître de lui-même en revoyant Mathilde, quoiqu'il fût facile de remarquer qu'elle avait répandu quelques larmes. Mélania, Constance et Alphonse partagèrent leurs soins

entre ces deux personnes si chères ; et Mathilde sut allier dans sa conduite tant de prudence et d'amitié qu'elle contint le jeune homme sans l'éloigner, et que lui-même ne savait plus que l'admirer sans oser former un vœu, qu'elle ne pouvait approuver. « Il faut que vous soyez heureux, lui dit-elle un jour où il s'était occupé avec Alphonse et Constance de leur voyage prochain, et je veux vous enseigner à l'être. —Vous, Mathilde ; et que prétendez-vous ? — Voyez-vous cette jeune Clémentine, si aimable et si bonne ? — Eh bien !..... — Eh bien ! elle porte dans son cœur le principe de toutes les vertus ; il ne faut pour les développer qu'un sentiment dont le germe est au fond de son ame encore innocente et pure. — Que voulez-vous dire, Mathilde ? — Que Clémentine vous regarde avec raison comme le plus grand des hommes ; qu'elle admire non-seulement ce qui, à nos yeux, vous mérite ce titre, mais encore vos moindres

actions ; qu'elle retient toutes les conversations dans lesquelles vous développez les connaissances que vous possédez ; qu'elle cultive avec passion les talens que vous aimez ; que, lorsque vous parlez, ses beaux yeux sont fixés sur vous, et brillent d'un feu qu'elle ignore ; qu'enfin, Clémentine vous aime sans le savoir, et qu'elle mérite que vous vous en aperceviez.» Don Juan était un excellent homme, mais il était homme, et il n'en est point qui ne soit flatté d'être aimé, surtout d'un jeune objet dont il est certain d'avoir les premiers soupirs. Mathilde était belle, mais c'était une beauté formée ; les malheurs, les soucis et les larmes avaient même fait disparaître une partie de cette fraîcheur qui ne renaît jamais. Clémentine avait quinze ans, sa figure charmante brillait de tout l'éclat d'une fleur prête à éclore : Mathilde avait aimé ; Clémentine, disait-elle, aimait sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait ; spirituelle, instruite, Clémentine ne pouvait, entre

les mains d'un homme sensible, qu'acquérir chaque jour de nouveaux charmes. Mathilde avait atteint cet âge où une femme ne peut que décliner. Une agréable perspective se présenta devant les yeux de don Juan, il résolut d'observer Clémentine et de s'assurer si Mathilde ne s'était pas trompée. « Pardieu, s'écria le bon Severn, lorsque de retour de sa longue tournée en Suisse, don Vincent lui parla de ce projet conçu par Mathilde ; pardieu, j'en serais ravi, ce n'est point du tout parce que le seigneur de Villaréal est grand d'Espagne, car je n'ai jamais couru après les grands ; ce n'est pas à cause de la fortune que ses misérables parens lui ont laissée, bien que la fortune soit une bonne chose, quand elle est acquise avec honneur ; mais je lui aurais donné ma fille avec joie, quand il n'aurait rien, à cause de ce qu'il a fait pour votre famille, car la vertu est plus rare encore que l'argent. Dites-lui, seigneur don Vincent, qu'il fasse sa cour à ma Clé-

mentine, car je ne veux pas forcer ses inclinations ; je ne lui sais pas mauvais gré d'avoir aimé mon inconnue, je l'aimais bien, moi qui vous parle, et si je n'avais eu ma bonne Henriette que j'aime de toute mon ame, je lui aurais volontiers proposé d'être son consolateur. C'est tout simple, je la croyais veuve, je la voyais affligée, et le chagrin ne mène à rien. Mais au surplus, j'approuve sa conduite, et je lui sais bien bon gré de vouloir payer, par le bonheur de ma Clémentine, les petits services que j'ai eu le bonheur de lui rendre. — Ah! sans vous, lui dit Mélania, sans vous et madame Severn, que serait devenue notre malheureuse fille?..... Bah, bah, madame de Médina, ne pensons plus à toutes ces misères-là ; ce sont de vilaines gens que ceux qui ne font pas le bien qui se trouve sur leur passage, et ceux qui profitent de cette heureuse chance, ont des plaisirs que les autres ne connaissent pas. Je vous laisse tout pouvoir sur le sort de

Clémentine ; j'accepte le seigneur don Juan s'il lui convient comme à moi ; et puisque le seigneur Alphonse et sa Constance doivent aller à Paris, nous y retournerons tous ensemble ; je donne un demi-million à ma fille, et cela vaut fait. »

Don Juan n'apprit pas sans plaisir la franche détermination de M. Severn ; il s'était convaincu du penchant de l'aimable enfant que Mathilde lui avait offert ; non qu'il lui eût parlé avant d'avoir obtenu l'aveu de son père, non qu'il voulût lui parler même avant de s'être bien éprouvé lui-même, et par conséquent avant de s'éloigner de Mathilde ; mais comme il avait cessé de la traiter en enfant, comme il lui adressait plus souvent la parole, comme Mathilde elle-même ne perdait pas une occasion de faire valoir ses talens et ses connaissances, son esprit et son cœur se développaient avec des agrémens nouveaux. Elle était flattée de l'approbation de don Juan ; guidée par Mathilde, elle appre-

nait à plaire sans s'en douter, et c'est le plus sûr moyen de plaire beaucoup et longtems. Don Juan cherchait toujours Mathilde; mais il commençait à chercher Clémentine, et à trouver qu'elle lui manquait lorsqu'il ne la trouvait point auprès d'elle. Lorsque don Vincent et ses enfans eurent en silence observé qu'il en était à ce point, Mathilde leur dit qu'il était tems de ne plus offrir qu'elle seule à ses regards, et qu'il fallait partir pour Paris. Le comte de Florello pressait vivement Alphonse et Constance; Inez avait écrit à cette dernière, elle voulait l'embrasser avant de repartir pour l'Espagne, où son mari retournerait incessamment. On avait à l'ambassadeur de trop grandes obligations pour lui refuser ce qu'il demandait avec instance; le départ fut donc résolu, et les apprêts en furent assez prompts pour ne pas laisser le tems de la réflexion à don Juan. M. Severn et sa fille, Alphonse et Constance, Pédro et même sa Lolotte, qui ne voulait pas perdre

de vue le jeune Sylvio, que Clémentine voulut absolument emmener avec elle, et qui voulut suivre Alphonse qu'il appelait toujours son papa, quittèrent don Vincent et Mélania. Mathilde, satisfaite du succès de son entreprise, ne doutait ni du bonheur de don Juan, ni de celui de Clémentine, heureuse de rendre à la fois tout ce qu'elle devait aux bienfaits de l'ami de sa famille, et à ceux de M. et de madame Severn.

Florello qui désirait avec tant de passion voir les jeunes époux, ne cherchait pas à satisfaire seulement un désir d'amitié. Sa négociation avait eu le plus heureux succès; il avait demandé à son roi, pour prix de ses services, la réhabilitation de la maison de Médina, la restitution des domaines qui lui appartenaient, et au vieux marquis de Villaréal, celle de l'héritage de Constance. Cette dernière demande avait été accordée, et ce coup avait été si rude pour le vieillard avare, qu'il en était mort de chagrin.

Quant aux biens des Médina, confisqués au profit de la couronne, il se trouva que le roi les avait aliénés en faveur de quelques autres familles ; que les terres substituées étaient du nombre des dons faits à de nouveaux élus, et qu'on ne pouvait lui rendre que les biens propres de son père, et des ancêtres de la marquise. Mais la famille fut réintégrée dans ses titres et ses honneurs, et le comte ne doutait nullement qu'elle ne pût prétendre aux plus hautes faveurs, si elle voulait retourner en Espagne. En même tems, il avait demandé des lettres de noblesse pour Pédro, et lui destinait en mariage la fille unique d'un des secrétaires du premier ministre, homme très-riche et très-considéré, mariage au moyen duquel Pédro devait être nommé secrétaire du gouverneur, ou vice-roi du Mexique.

« Je reçois la faveur que vous avez demandée pour moi, lui répondit Pédro ; je ne l'ai nullement désirée, monsieur l'ambassadeur, et vraiment je ne sais ce que

j'en ferai. Mais quant au mariage que votre excellence me propose, il y a un obstacle invincible ; depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, je suis marié, très-content de l'être, et ne changerais pas l'épouse que le seigneur don Alphonse m'a donnée pour les trésors du Mexique. — Marié ! s'écria Florello ; seigneur Pédro, vous rompez toutes les mesures que j'avais prises pour récompenser en vous des vertus qui vous méritaient l'entrée d'une caste supérieure..... Ah ! seigneur Pédro, vous auriez dû me consulter. — Certes, monsieur le comte, je n'ai pas dû penser que le pauvre Pédro pût occuper l'ambassadeur de S. M. catholique ; je me suis renfermé dans mon obscurité, d'où je ne prétends pas sortir. Je n'ai ni talens, ni connaissances, je ne me connais qu'un peu de bonne volonté que j'ai employée au service des seigneurs de Médina, qui m'en ont récompensé en m'élevant jusqu'à eux, mais sans m'engager à oublier jamais mon humble médiocrité :

je borne mon ambition à la seule sphère qui me convienne. » A ces mots, il sortit, et laissa Florello stupéfait d'étonnement. Le chapitre des surprises n'était pas fini ; il croyait qu'Alphonse et Constance, ravis de la restitution de leurs grandeurs, allaient partir pour l'Espagne, où la jeune comtesse de Médina devait occuper une place auprès de la reine. Non, répondirent-ils tous les deux, nous ne retournerons jamais dans une cour dominée par l'inquisition ; si les faveurs des rois ont quelque prix, c'est lorsqu'ils en sont eux-mêmes les arbitres, et non quand leur volonté peut être ou dirigée ou annulée par un tribunal sanguinaire. On nous rend une partie de nos biens, à la bonne heure ; nous tâcherons de les réaliser, mais nous renonçons pour toujours à un pays qui n'est plus une patrie pour nous, et où les terreurs de la mort, nous poursuivraient sans cesse. Florello leur répondit, que dans ce cas ils n'auraient la liberté d'aliéner les

biens de la famille Médina, et que la comtesse seule, n'ayant été frappée d'aucune disgrace, pouvait dénaturer les siens. Alphonse répondit, au nom de son père et au sien, qu'ils en faisaient l'abandon, et qu'il ne doutait pas que sa mère n'en agît de même à l'égard des siens. Florello confondu, ne pouvait croire à ce qu'il entendait, et la froideur de son maintien leur témoigna combien il était mécontent.

Cependant, quelques jours après, nos époux le rencontrèrent chez M. Severn. « Ma foi, leur dit-il, vous aviez mieux jugé que moi; la cour de Madrid, environnée par les inquisiteurs de la foi catholique, a révoqué toutes les graces qu'elle avait faites à votre famille; le seul héritage de madame la comtesse de Médina lui est rendu, et don Juan de Villaréal est privé de celui de son père; moi-même, je suis blâmé sévèrement de m'être intéressé à votre sort, et l'on ne m'excuse que par considération pour les services que je viens de

rendre. — Et vous retourneriez en Espagne, s'écria Constance en pâlissant ; vous vous exposeriez à devenir la victime de votre amitié pour ma famille ! — Inez ne le veut pas, répondit l'ambassadeur ; et comme les femmes ont quelquefois le tact plus sûr que nous, je suivrai ses conseils, et je reste à Paris. Elle a demandé asile et protection au roi de France, qui lui a généreusement accordé l'une et l'autre. Heureusement, ayant emporté sa dot avec nous, nous l'avons placée dans ce royaume, et nous y resterons puisqu'on paie d'ingratitude des services comme les nôtres. — Ainsi donc, reprit Alphonse, vous voilà encore victime de votre amitié. — Oh! consolez-vous, répondit vivement l'ambassadeur, ce que j'ai fait, j'ai dû le faire, je le ferais encore. On ne compose point avec les devoirs d'honnête homme ; je reste encore très-riche, mais je serais pauvre, que je dirais que j'ai été juste et droit, ce que ni l'inquisition ni la cour d'Espagne ne seront

jamais. Ils ne peuvent nous ôter ni à vous ni à moi l'honneur d'être issus d'un sang illustre, nous sommes toujours grands, puisque nous le sommes par la naissance et la vertu. » Alphonse reconnut Florello à ce trait, sourit en regardant Constance, et tous deux jugèrent que réellement les grandes qualités du comte le rendaient supérieur à cette disgrace.

« Mon gendre n'aura donc rien? dit en se frottant les mains, le bon M. Severn; tant mieux, morbleu, il n'est plus ni riche ni grand, et je l'en aime davantage. Ma Clémentine aura un demi-million en se mariant, et comme je ne veux pas que son mari dépende d'elle, ni elle de lui, je leur partage cette somme entr'eux le jour du contrat. Madame Severn courut embrasser son mari, don Juan serra dans ses bras cet homme vraiment généreux, Clémentine sauta au cou de son père; ce fut une scène vraiment attendrissante: aucun sentiment n'était ni joué, ni calculé, c'était

une de ces réunions d'hommes bons et sensibles qui font juger que l'humanité n'est pas aussi imparfaite qu'on serait quelquefois tenté de le croire. L'aimable madame Severn à son tour proposa de ne séparer totalement aucun des individus présens ni absens. « Clémentine et don Juan, dit-elle, passeront tous les hivers ici avec nous, et les étés à Genève, auprès de monsieur, de madame de Médina, et de madame de Bianchi. Il ne serait pas juste de priver don Vincent de son second fils, mais il faut que M. Severn voie sa fille. On sent bien que cet arrangement fut accepté. Florello se réjouit avec la famille Severn de ce mariage, qui à ses yeux élevait doublement Clémentine, en lui faisant porter un nom qui ne pouvait cesser d'être un des plus beaux de toute l'Espagne, et qu'honoraient les rares vertus de celui qui allait le lui donner.

Six mois après cet événement, don Juan vivement touché des qualités et des attraits de l'aimable fille de M. Severn, ne con-

servant plus pour Mathilde que l'amitié d'un frère, reconnaissant des soins qu'elle s'était donnés pour son bonheur, qu'elle avait sollicité sans cesse par ses lettres à son amie, pénétré de respect pour M. Severn et pour sa vive et charmante compagne, don Juan, vraiment amoureux, conduisit Clémentine à l'autel; Florello lui servit de père; Inez fut présente à la cérémonie; Alphonse et Constance ne souhaitèrent point à leur ami d'autre bonheur que celui dont ils jouissaient. Après les fêtes qui succédèrent et dans lesquelles M. et madame Severn n'épargnèrent rien pour satisfaire des cœurs plus sensibles à l'amitié qu'à la vaine ostentation, Alphonse, Constance, Pédro, Lolotte et Sylvio retournèrent à Genève. La joie de Mathilde ne put se rendre lorsqu'elle apprit par son frère et sa sœur que don Juan était heureux et tranquille, que sa chère Clémentine croissant en grâces et en beauté, ne regardait cependant ces avantages extérieurs, que

comme un ornement à des charmes plus réels, et qui seuls pouvaient lui assurer l'estime et la confiance de son mari.

Au printemps suivant, les nouveaux époux vinrent embrasser la marquise de Médina ; don Juan revit Mathilde comme une seconde mère de sa charmante compagne, et ce fut alors que dans toute la famille le souvenir des malheurs passés ne semblait plus qu'un songe pénible dont un heureux réveil avait effacé la trace.

Béatrix, toujours débitant ses écritures à tout propos, chérissant tous les jours de plus en plus ses maîtres et surtout Mathilde et son fils, regrettant Elvire, grondant Lolotte et Pédro, affaiblie par l'âge, déclina tout doucement vers le terme de ses années, et s'éteignit enfin sans douleur dans les bras de celui qu'elle avait nourri de son lait, et entourée de ses enfans ; elle fut pleurée de tous ceux à qui elle avait témoigné tant d'attachement, et sa mémoire fut révérée dans la famille et trans-

mise fidèlement au jeune Sylvio, qui parlait encore de ses soins avec reconnaissance, lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme. Le comte de Florello qui, en effet, ne quitta point Paris, aimait assez la famille de Médina, pour faire à Genève de fréquens voyages. Mathilde vint à Paris voir son amie madame Severn; partout elle se montra digne du sort dont elle jouissait. Lorsque dans le monde elle rencontra la duchesse de C....y et ses filles, elle sut jouir avec modestie de son triomphe, et ne leur fit point éprouver les hauteurs dont elles l'avaient accablée. Quoiqu'accueillie et recherchée partout, elle ne s'oublia point à Paris, et retournant à Genève, elle s'y consacra toute entière à ses parens et à son fils. Don Vincent et Mélania vécurent assez longtems pour voir Sylvio épouser la fille aînée de Constance, et le premier fils de don Juan et de Clémentine, devenir l'époux de la seconde; ils parvinrent à une vieillesse très-reculée, moururent presqu'en même

tems, et laissèrent en héritage des exemples de constance et de vertu qui ne furent pas démentis par leurs nombreux descendans. La plus parfaite union subsista toujours entre Alphonse, Mathilde, Constance, Clémentine et don Juan, et enfin Pédro et sa Lolotte, toujours considérés comme égaux et amis des Médina et des Villaréal, élevèrent les enfans des deux familles et les leurs, qu'ils virent établir avantageusement par les soins d'Alphonse et de Mathilde, auxquels se joignirent les bienfaits de don Juan et de Clémentine, qui fut toujours chérie de son époux et digne de son sort.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

VAL 1529601